

DLP 27-10-81872595

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

8°50 22680

1981: no 4-7

BULLETIN INTERNATIONAL

TRIMESTRIEL
Nouvelle série N°
MARS 1981

4

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

- Les femmes et la prêtrise *Françoise Alexandre* 2
La reconnaissance des ministères dans l'Église *M.J.B.* 5
La place de la femme *Synode* 7
Le défi du féminisme *Gabriel Marc* 8
Le modèle patriarcal, tare de l'Église 10
Des idées qui progressent 12
Les femmes et les seigneurs de l'Église 14
Expérience des femmes et théologie *Monique Dumais* 16
La bible et le sexe 19
Prière d'une enfant de chœur déçue 20
Curie et incurie 22
Signal d'alarme aux Pays-Bas 23
Informations 24
Lectures 25
Bibliographie 27
Courrier 29
Colloque international « Marie et la féminité » 31

Titres et intertitres de la rédaction

LE NUMÉRO : 100 FB - 13 FF

ABONNEMENTS

L'abonnement débutant en janvier, celui-ci est le premier des quatre numéros de 1981.
ATTENTION : à défaut de réabonnement, celui-ci est le dernier que nous pourrions vous servir.

TARIFS :

400 FB, à verser au CCP (Belgique) 000-1098700-78 Femmes et Hommes dans l'Église,
58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.

SAUF :

pour la Belgique : 350 FB à verser au compte ci-dessus.

pour la France : 50 FF, à verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église,
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Secrétariat International
58, rue de la prévoyance
B - 1000 Bruxelles

Pour la France
14, rue Saint-Benoît
F - 75006 Paris

DE L'AUTOMNE ROMAIN...

...AU PRINTEMPS DE LA JEUNE ENFANT DE CHOEUR

Entre un récent synode d'automne romain et de futurs colloques et rencontres, voici un bulletin «Femmes et Hommes» moins sévère, moins documentaire, plus varié, plus proche surtout d'un multiple jaillissement de vie animant les diverses recherches, tentatives et expériences des groupes qui poursuivent le même objectif que nous, un peu partout.

Les deux premiers articles montrent combien la recherche sur les ministères et sur la part qui y revient aux femmes est active et dense tout en permettant une grande diversité d'accents sur l'opportunité de telle demande, de telle démarche, de tel combat. Les idées progressent, c'est indéniable, et ce qui est réjouissant, c'est la façon dont l'interpellation adressée à l'Église à partir de la question des femmes est désormais intégrée au souci global que portent les chrétiens à l'avenir de leur Église ; c'est ce que nous dit Gabriel Marc en situant le «défi du féminisme» parmi d'autres défis que doit relever notre Église pour assumer son avenir. C'est ce que nous disent aussi les groupes de chrétiens qui se forment dans différents pays d'Europe et prennent en compte, parmi les autres droits des chrétiens qu'ils revendiquent, le droit des femmes à exprimer librement leur pleine dignité au service de l'Église. Et c'est aussi ce que traduisent – c'est le cas de le dire – les traducteurs de la R.S.V., célèbre version anglaise de la Bible, en soumettant à une révision profonde le langage que nous ont légué des siècles de culture andro-centriste et patriarcale.

Ce modèle patriarcal, nous l'avons mis en question dans un texte soumis à l'attention des évêques réunis en synode à Rome, pour insister sur la responsabilité de l'Église lorsqu'elle s'y cramponne sans tenir compte de l'émergence de nouvelles valeurs auxquelles font droit les dispositions prises par l'ONU pour la Décennie de la Femme. Nous publions ce texte aujourd'hui puisqu'il n'avait pu trouver place dans le précédent numéro. Un autre document, faisant ressortir la faible participation féminine au fonctionnement de la Curie romaine, illustre la stagnation peureuse de Rome, tandis que d'autres voix féminines se lèvent pour dénoncer «les seigneurs de l'Église» (et non pas seulement de l'Église catholique) et pour redire que les signaux d'alarme doivent être pris au sérieux.

Mais heureusement, elle déploie son apport profond, son sens vrai, cette recherche théologique à partir de l'expérience des femmes, et l'on ne pourra plus faire taire la force de jeunesse, l'ardeur vraie et l'exigence profonde de la petite fille, enfant de chœur déçue, qui veut continuer à servir.

LES FEMMES ET LA PRETRISE

Nombre de catholiques, et pas seulement des femmes, souffrent de la position clairement exprimée par le magistère romain : la prêtrise serait incompatible avec la féminité.

L'église orthodoxe partage ce point de vue. Il y a bien peu de temps que des églises, protestantes ou anglicanes, ont ouvert les portes des ministères aux femmes, à quelques femmes.

D'ailleurs, la vérité oblige à dire que tout n'est pas résolu pour autant. Leur présence dans ce monde naguère exclusivement masculin est loin de ne plus faire problème.

Ainsi, l'opposition reste quasi générale.

Les explications données habituellement en matière de discrimination politique ou sociale ne conviennent pas.

Dans les propos de Jean-Paul II notamment, il n'y a à l'évidence, ni mépris ni peur plus ou moins consciente de perdre un privilège — même si, alors qu'il l'interdit aux femmes, il dit toute sa joie d'avoir journalièrement comme prêtre le privilège de célébrer l'Eucharistie.

Quel meilleur moyen pour tenter de comprendre, que de relire la Bible ?

Le prêtre, pour Israël, c'est l'autorité religieuse comme le roi est l'autorité civile. Tous deux reçoivent l'onction qui confère la légitimité. Mais celle-ci repose sur une légitimité première, celle du sang.

Et pourtant, si la dynastie royale peut changer de lignée, la dynastie sacerdotale est immuable : les prêtres sont tous des descendants de Lévi, des lévites.

C'est que la fonction de prêtre est sacrée entre toutes, car c'est lui, seul, qui offre le sacrifice dans le temple, le sacrifice du sang, qui « fait sacré » le sang de la victime. Pour cela, le prêtre doit être en état de pureté rituelle, donc s'abstenir préalablement de tout acte considéré comme impur.

Or la femme ne peut pas par sa seule volonté se mettre en état de pureté rituelle car elle est soumise à des flux de sang qu'elle ne

peut maîtriser et ce sang féminin est toujours impur.

Ainsi le prêtre devra être de sexe mâle et le prouver. Il pourra, en respectant tous les interdits et notamment en s'abstenant de rapport sexuel avant la cérémonie, officier valablement.

Il devra alors répandre le sang des victimes, toutes mâles aussi et ce n'est pas fortuit, le sang de la mort que l'offrande purifiera et rendra purificateur pour tout le peuple.

La femme devra ne répandre que son propre sang, pour donner la vie, et attendre qu'il ne coule plus pour se faire purifier par le prêtre.

Oui, la prêtrise de l'Ancien Testament, en laquelle sang et pureté sont liés, est de nature fondamentalement masculine. Pas de prêtresse ailleurs que chez les païens.

Mais ce n'est pas par le prêtre que Dieu parle, c'est par le prophète ; et le prophète surgit çà et là sans autre autorité que celle que Dieu lui confie. Ici, plus de tribu sacrée, plus d'onction légitimante, plus de sexe privilégié — à côté de ses nombreux prophètes, Israël reconnaît sept prophétesses.

Prêtres et rois doivent se soumettre au prophète, comme Aaron était soumis à Moïse. Ils peuvent refuser mais pas le faire taire autrement qu'en le faisant ou en le laissant tuer. « Jérusalem, Jérusalem », dira Jésus, « toi qui tués les prophètes... ».

Le peuple ne s'y est pas trompé en voyant en lui un prophète, ne connaissant pas d'autre prêtre que le Grand-Prêtre Caïphe... qui le fera mourir.

Et pourtant Saint-Paul nous dit que nous avons en Jésus un Grand-Prêtre, mais il prend bien soin d'ajouter qu'il ne s'agit pas de sacerdoce lévitique selon l'ordre de la filiation humaine car il n'y a plus de sacrifice de sang à offrir.

Le dernier sacrifice de sang a été offert et c'est le Grand-Prêtre lui-même qui a été la victime.

Prêtrise prophétique

Cette prêtrise selon Melchisedech, ce mystérieux roi de paix devant qui Abraham s'est incliné, c'est la prêtrise prophétique qui subordonne définitivement le ministère d'Aaron à celui de Moïse.

Pour exercer cette prêtrise-là peu importe la race, le sexe et l'âge.

Pour la race, l'église a tout de suite compris.

Pour l'âge aussi et pourtant le mot prêtre signifie ancien.

Seul le sexe est resté la pierre d'achoppement.

Alors sur ce point, l'église, la plupart des églises, seraient infidèles ?

Ne concluons pas si vite et tentons de voir quelles raisons elles auraient de privilégier les ministères masculins.

Reprenons le Nouveau Testament.

«Au commencement était la parole et la parole était Dieu», nous dit Saint-Jean.

Mais pour nous tous, au commencement de notre vie, était un corps, celui d'une femme, celui de notre mère, et ce corps nous tenait lieu de Dieu.

Ainsi toute femme est d'abord pour nous un corps.

Au lieu d'entendre une parole de femme, nous risquons de penser au corps de celle qui parle.

Et si la femme parle de Dieu, nous risquons de ne pas entendre vraiment parler du Dieu de Jésus-Christ, du Dieu qu'il appelait son père.

Au mieux, si nous ne voyons pas un corps, nous voyons une mère, notre mère, objet de notre premier amour certes, mais aussi réceptacle de toutes nos déceptions, de toutes nos rancœurs, de tous nos rejets.

La parole n'est pas masculine et Dieu n'est pas masculin, mais pour la plupart d'entre nous, éternels enfants mal sevrés, il est possible qu'il nous soit plus facile d'entendre la parole de Dieu lorsque c'est un homme qui la prononce.

«Christ qui, existant en forme de Dieu s'est dépouillé lui-même en prenant une forme de serviteur...», nous dit Saint-Paul.

Ainsi, c'est lorsque le Maître se fait serviteur pour Christ que l'Évangile est le mieux annoncé.

«Christ qui, de riche qu'il était, pour nous s'est fait pauvre...», nous dit encore Saint-Paul.

Ainsi, c'est lorsque le riche se fait pauvre pour Christ que l'Évangile est le mieux annoncé.

Or l'homme plus que la femme a le pouvoir et la richesse. Il est possible qu'il puisse mieux qu'elle annoncer l'Évangile en renonçant à ce pouvoir et à cette richesse.

«Heureux les pauvres, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui procurent la paix...», nous dit Jésus.

Si la femme, plus que l'homme, est pauvre, c'est aussi d'elle qu'on attend la miséricorde, en elle qu'on cherche la pureté, auprès d'elle qu'on veut trouver la paix.

Marie, la mère du Seigneur, est l'image parfaite de ces béatitudes, mais toutes les mères aussi, même si elles ne répondent pas, ou répondent mal, à tout l'amour qu'on attend d'elles.

Mais Jésus dit aussi de lui : «Je suis doux et humble de cœur», réhabilitant ainsi des qualités considérées comme non viriles.

Ainsi, c'est peut-être lorsqu'un homme, un fort, un dur, un valeureux guerrier se convertit à l'esprit des béatitudes, que l'Évangile est le mieux annoncé.

Bien loin de l'Évangile, on peut encore trouver une autre explication qui ne manque pas de poids.

Chacun sait que, lorsqu'une profession s'ouvre aux femmes, elle se trouve dévalorisée.

L'église peut, à juste titre, craindre que ses ministres ne perdent de leur autorité.

Toutefois à la lumière de l'Évangile, ce ne serait pas une bonne crainte, car l'autorité selon l'Évangile ne vient pas du prestige social.

Pouvoir ou amour ?

Chaque fois qu'un homme choisit d'être prêtre... ou acolyte, ou diacre, ou pasteur, il ne choisit pas le prestige, mais le service.

Il ne choisit pas le pouvoir mais l'amour.

Et voilà pourquoi le sexe reste la pierre d'achoppement car c'est difficile de renoncer à exercer le pouvoir, même pour des chrétiens. Accepter une femme à un ministère, est-ce accorder du pouvoir à la femme ou renoncer au pouvoir pour ce ministère ? Qui peut se vanter d'être au clair sur la question, même les églises qui ont supprimé toute exclusivité masculine ?

Les ministères «féminins», c'était parfait car il s'agissait toujours de rôles maternels et subalternes, mais tous les ministères, et à part entière, ça continue de choquer.

Il a fallu que les églises comprennent qu'il y avait là un geste prophétique, qu'elles prennent au sérieux la vision apocalyptique faisant de tous les chrétiens des prêtres, ou plutôt des pasteurs, car Jésus ne s'est jamais

dit prêtre mais pasteur, jamais grand-prêtre mais bon pasteur.

Oui, cette prêtrise prophétique existe et même dans les églises qui continuent à exclure les femmes.

Elle existe mais guère au sommet.

Au sommet, on en est encore au lévitique, pour le prêtre comme pour la femme, soit très en retard par rapport au judaïsme moderne.

La notion de prêtre reste sacrificielle, ce qui implique un clergé exclusivement viril.

Le prêtre mâle qui a seul le pouvoir de consacrer l'hostie, d'offrir le sacrifice de la messe est le successeur du lévite qui avait seul le pouvoir d'offrir le sacrifice de sang.

Son célibat, bien plus interdit permanent de la femme que disponibilité, prolonge la pureté rituelle du successeur d'Aaron.

La seule femme de sa vie est une vierge-mère, mère et vierge pour l'éternité.

Ce prêtre-là est-il vraiment le successeur des apôtres, le disciple de celui qui disait : « Je prends plaisir à la miséricorde et non au sacrifice », et « C'est du cœur de l'homme que vient l'impureté », et encore « Vous êtes purs par la parole qui vous a été annoncée » ?

De celui dont Saint-Paul disait : « Il n'a pas besoin comme les autres grands prêtres d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses péchés puis pour ceux du peuple car il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même » ?

De celui qui était le verbe fait chair, par qui toute chair a été sauvée, même la chair féminine ?

N'oublions pas ce que Jean-Baptiste disait aux juifs qui se glorifiaient d'avoir Abraham pour père : « De ces pierres, Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham ».

En n'importe qui Dieu peut susciter un successeur aux apôtres. Oui, même en une femme.

Les clés de Saint-Pierre doivent ouvrir les portes et non les fermer.

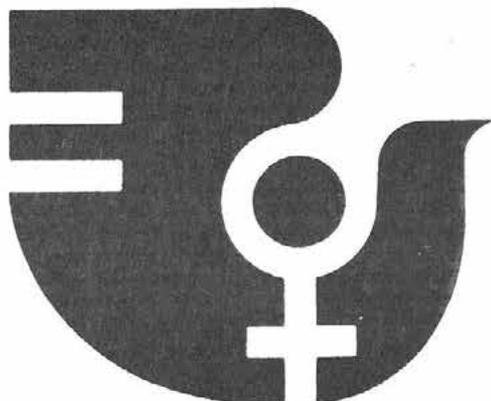
Les bonnes raisons qu'il pouvait y avoir de les fermer, seront de moins en moins bonnes, au fur et à mesure que les femmes deviendront des personnes avant d'être des femelles, au fur et à mesure que les prêtres deviendront des serviteurs avant d'être des officiants. Alors ils ne s'appelleront peut-être plus prêtres et peu importe car ce n'est pas prêtresse que les femmes veulent devenir, pas plus de Jésus que d'Astarté... Elles veulent, avec les hommes, être ministres de l'Évangile.

Patience, sœurs et frères, les mauvaises raisons qui barrent le chemin aux femmes tomberont d'elles-mêmes, telles les murailles de Jéricho.

Elles tomberont sous la main de Celui dont Marie nous dit qu'il a renversé les puissants de leur trône et élevé les humbles.

Ouvrer pour le changement, œuvrer pour l'ouverture des portes, avec force et sérénité, représente pour beaucoup leur meilleure façon de servir.

Françoise ALEXANDRE



LA RECONNAISSANCE DES MINISTÈRES DANS L'ÉGLISE

Texte d'un rapport des travaux menés pendant l'année 1980 sur ce thème par le «Groupe de recherche et d'action pour les ministères à venir» (G.M.V.) à Lyon.

Une première confrontation des expériences fait apparaître les difficultés de la «reconnaissance», dans l'Église et par l'Église, de ceux qui travaillent à des tâches ecclésiastiques : catéchistes, animateurs liturgiques, délégués paroissiaux, aumôniers, formateurs de permanents..., difficultés résultant surtout de l'emprise d'un pouvoir hiérarchique qui fonde sa légitimité sur un droit accordé uniquement d'en-haut, sans prendre en compte la part de responsabilité qui revient aux membres des communautés elles-mêmes. De là viennent, pour une bonne part, les refus de véritable collaboration, les décisions arbitraires d'autorité, les rejets sans examen des initiatives qui pourraient venir de la base.

Pour aborder ces problèmes avec un peu plus d'objectivité, nous avons voulu alors mieux comprendre le vocabulaire employé par le magistère de l'Église lorsqu'il parle des ministères. Les mots, en effet, ne sont pas sans importance ; ils véhiculent les images de notre mentalité et sont chargés de leur propre passé. Une évolution du vocabulaire peut manifester ainsi l'évolution de la pensée. Or, en ce qui concerne les ministères, particulièrement celui dit «sacerdotal» ou «presbytéral», ce vocabulaire est, pour le moins, très ambigu. Nous indiquons ici seulement quelques réflexions autour du mot : prêtre ; elles sont sans doute les plus importantes.

Prêtres : anciens ou officiants ?

Parmi les ministères cités dans le Nouveau Testament, nous trouvons les *presbytres* (en grec *presbuteros*) ; de ce mot est dérivé le terme : prêtre, et il signifie : ancien. Les anciens sont responsables de communautés, non au titre de leur âge, mais au titre de leur expérience, donc de leur compétence à assumer la responsabilité qui leur est confiée. La communauté est d'accord pour accepter cette responsabilité en son sein, et les res-

ponsables déjà en charge sont d'accord, de leur côté ; c'est par ce double accord que s'établit la «reconnaissance» du ministre, sans laquelle il n'y a pas de ministère possible.

Mais il ne s'agit pas de «hiérarchie», car le sens de ce mot est : pouvoir, commandement sacré. Le terme grec «hiereus» est employé pour parler de ceux qui offrent à la divinité (à Dieu dans le peuple juif) les sacrifices, c'est-à-dire les offrandes devenues sacrées parce que agréées par Dieu, et en contrepartie desquelles il donne ses faveurs. Si nous voulions traduire correctement le mot «hiereus», il faudrait donc dire «sacrificateur» ou «sacrifiant», comme le latin a traduit «sacerdos», celui qui présente les choses sacrées. Et la hiérarchie est ainsi le pouvoir exercé par ceux qui ont un rôle «sacré».

Or, ni le mot, ni la fonction n'apparaissent dans les «services» de l'Évangile où les communautés du Nouveau Testament. Dans le Peuple de la Nouvelle Alliance, il n'y a plus de préposé aux sacrifices, parce qu'il n'y aura plus de «sacrifice» au sens «d'offrande sacrée» qui servirait d'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Désormais, seul le Christ est médiateur des dons de Dieu répandus sur tous. Désormais, la foi habilite tout croyant, configuré au Christ par son baptême, à faire à Dieu l'offrande de lui-même, sa confiance et son amour. L'Épître aux Hébreux qui emploie le mot «archihiereus», traduit improprement par «grand-prêtre», fait remarquer que les croyants au Christ n'en ont plus besoin, la médiation du Christ remplaçant définitivement les médiations sacrificielles antérieures. Les «sacrifiants» patentés ne sont plus nécessaires, puisque le nouveau peuple de Dieu, par le Christ, peut dorénavant s'approcher de Dieu «avec pleine assurance» (He 4,14-16).

«Hiereus» et «sacerdos», («sacrifiant»), d'où hiérarchie et sacerdoce, auraient donc

dû disparaître du vocabulaire de l'Église comme de ses structures. Mais l'histoire nous montre qu'il n'en a rien été.

Dès les premiers siècles, les ministres des communautés, que nous voyons dans le Nouveau Testament chargés principalement d'assurer la communion des membres et la référence à la prédication des Apôtres, sont institués sur le modèle des «sacrifiants» dont la fonction est de gérer ce qui est «sacré». Le français témoigne particulièrement bien de cette confusion puisqu'il traduit par un même mot : prêtre, les deux termes si profondément différents de presbytre et de sacerdos. Mais la «con-fusion» du vocabulaire ne fait que traduire la «con-fusion» de deux notions ; en devenant «sacerdos», le presbytre du Nouveau Testament est devenu «sacrifiant».

Cette transformation de sens pourrait bien être à la base de nombreuses difficultés de l'Église actuelle au sujet des ministères. Elle sous-tend en tous cas probablement le refus de confier aux femmes les ministères ordonnés, qu'on appelle encore d'ailleurs, les ministères «sacrés», comme elle justifie les actes d'autorité absolue du magistère. L'Église devrait en prendre conscience. Les ministères lui sont nécessaires pour qu'elle soit l'Église du Christ, mais la sacralisation abusive des ministres et de leurs fonctions ne tient pas compte de la rupture fondamentale apportée par l'Évangile dans les rapports de l'humanité avec Dieu. L'Église ne pourra pas toujours vivre sur des malentendus.

Clercs et laïcs, savants et ignares

Nous avons abordé ensuite un autre point de réflexion qui s'apparente au premier et permet de voir sous un autre angle l'importance de la sacralisation des ministères. Il s'agit de l'opposition *clercs/laïcs*. Le clerc est à l'origine celui qui est mis à part pour être instruit ; il est donc le savant, celui «qui sait», en face de «ceux qui ne savent pas» et doivent donc se conformer aux directives de ceux qui détiennent le savoir. Dans l'Église, cette situation de «savants» est renforcée par l'affirmation que leur science est un savoir sur Dieu, un savoir communiqué par Dieu.

Le mot «laïc» vient, lui, du mot grec «laos», ce qui signifie le peuple. Dans les Actes des Apôtres, le «laos» est le nouveau peuple de Dieu, les croyants au Christ. Être un laïc, c'est donc être un membre du peuple, et en christianisme, un chrétien, tout simplement par son baptême. Par l'institution d'une classe de «savants» séparés du res-

te du peuple, le mot qui désignait ce peuple tout entier a fini par désigner seulement les «ignorants des choses de Dieu» soumis à la conduite des clercs. Et lorsqu'on a réservé l'étude de la science sacrée à ceux qui seraient ordonnés, on a vraiment parachevé le processus de sacralisation des ministères ; ceux qui possédaient le savoir sacré avaient en même temps le pouvoir sacré, et les «simples laïcs», comme les appelle encore le Pape Jean-Paul II, ne pouvaient avoir aucune responsabilité dans l'Église.

Il convient que les chrétiens refusent cette opposition clercs/laïcs, que les «laïcs» n'acceptent plus d'être infériorisés et cessent de penser que seuls les clercs peuvent connaître et comprendre les données de la foi. C'est lorsqu'on aura aboli la barrière qui, dans le peuple de Dieu, fait des uns les détenteurs d'un savoir et d'un pouvoir sacré, et des autres le troupeau à conduire, qu'on pourra vraiment parler de ministères. L'Église est le peuple, tous les membres en sont les laïcs ; parmi ces «laïcs», certains remplissent des services avec l'accord de tous, responsables et communautés. Même si certains de ces services – ou ministères – comportent la fonction de symboliser l'initiative du Christ par rapport à l'Église, ils ne peuvent exiger la sacralisation des personnes.

On serait tenté de se décourager en voyant l'Église actuelle encore loin d'une telle réalisation. En effet, pour «reconnaître» ses ministres, elle n'a que bien peu de formes, et celles-ci sont toutes établies par une sacralisation de fait. On connaît des ministres par «ordination absolue» c'est-à-dire sans charge correspondante dans une communauté, simple sacralisation de la personne ; puis des ministres ordonnés pour une responsabilité, évêques, prêtres, diacres ; puis, depuis peu éventuellement, des ministres «institués» dont personne ne comprend très bien le statut, mais qui, en tous cas, ne doivent pas être des femmes. On ne voit guère l'Église disposée, malgré certaines affirmations, à inventer de nouveaux ministères ni surtout accepter des ministères qui ne comporteraient pas la coloration sacrale dont nous avons parlé.

Nous envisageons de travailler durant l'année 1981 sur «l'ordination», ce qu'elle est exactement, comment elle a été comprise au cours de l'histoire, son sens dans la structure de l'Église, son évolution possible.

M.J.B.

Groupe de Recherches et d'action pour les Ministères à Venir (GMV) 15, rue Leynaud, 69001 Lyon).

LA PLACE DE LA FEMME SELON LE SYNODE

Les résolutions du Synode des évêques sur la famille, réservées au Pape et donc officiellement secrètes, n'ont pas mis longtemps, comme il était à prévoir, à être divulguées. Le «National Catholic Reporter» américain du 12 décembre 1980 en a publié une bonne partie, à partir de la traduction anglaise, dont les «Informations Catholiques Internationales» du 15 janvier dernier ont repris un certain nombre d'extraits. En complément, nous publions ici, à partir de la traduction anglaise de l'original latin, la résolution 16 traitant de la place de la femme au foyer, au travail à l'extérieur et... dans l'Église.

«Le critère moral d'authenticité des relations conjugales et familiales réside dans la promotion de la dignité et de la vocation de chacune des personnes qui s'accomplissent elles-mêmes par le don de soi. De par une tradition largement répandue, restée en vigueur jusqu'à nos jours, le rôle de la femme était à la maison, tandis que celui de l'homme se situait à l'extérieur. Le mouvement pour le droit des femmes nous a montré que le rôle de l'épouse et de la mère se trouve à l'égal des rôles publics et de certaines professions. D'ailleurs, l'évolution culturelle et sociale devrait amener ces rôles à s'influencer les uns les autres. Ce dont nous avons besoin, dans ce domaine, c'est une nouvelle théologie du travail qui expliquera le sens du travail dans la vie chrétienne et qui montrera son rapport avec la famille. L'Église peut aider la société moderne en examinant la valeur du travail domestique et de l'éducation des enfants, qu'ils soient assurés par le mari ou par la femme. Tout cela est important

pour l'éducation des enfants, parce que la distinction entre différents types de travail et professions disparaît si chacun partage clairement les mêmes droits et responsabilités dans l'activité, quelle qu'elle soit, à laquelle ils participent. Cette attitude fera ressortir plus clairement la ressemblance avec Dieu.

Il résulte de ce que nous venons de dire que l'accès des femmes à tous les rôles publics doit être aussi ouvert qu'il l'est pour les hommes. Mais les sociétés doivent veiller à ce que les femmes ne soient pas obligées de travailler hors de chez elles et que les familles puissent jouir d'un niveau de vie convenable même si la mère se consacre à plein temps à la famille. De plus, nous devons nous débarrasser de l'impression que le statut social d'une femme découle davantage de son travail hors de la maison que de son attachement à sa famille. Ceci signifie que les maris doivent réellement estimer et aimer leurs épouses en reconnaissant leur dignité.

Tout en tenant compte des vocations différentes des hommes et des femmes, l'Église doit promouvoir autant que possible, dans sa propre vie, l'égalité des droits et de la dignité. Cela sera pour le bien de tous : la famille, l'Église et la société.

Il est clair que ceci n'est pas un appel aux femmes d'abandonner leur féminité et de revêtir les caractéristiques masculines.

Nous recherchons la plénitude de la vraie féminité et de la vraie humanité, aussi bien à la maison qu'à l'extérieur, en tenant compte des différences dans les coutumes et les cultures».



LE DÉFI DU FÉMINISME

Le Bulletin Pro Mundi Vita a publié récemment une importante étude sur le présent et l'avenir de l'Église catholique dans le monde, de la main de Gabriel Marc, administrateur de l'Institut National français de la Statistique et des Études Économiques (INSEE), et ancien président de l'ACI (Action Catholique des milieux Indépendants) en France. Dressant un bilan détaillé, étayé par de nombreuses données statistiques, de la situation de l'Église dans le monde, l'auteur repère quelques uns des « obstacles structurels qu'oppose l'Église à l'évangélisation du monde en proie aux affres et aux espérances de la modernité », ce dont il conclut « qu'une organisation qui se veut immuable et traditionnelle s'avère assez inapte à y faire face ». Pourtant nombreux sont les défis lancés au catholicisme par le monde moderne. Gabriel Marc en énumère sept : ceux du pluralisme, de la justice, de la modernité, de la démocratie, du féminisme, de la ville, de l'opulence. Il nous a paru instructif de reproduire ici, avec l'accord de la rédaction de PMV dont nous la remercions, les développements consacrés au défi du féminisme. (Bulletin Pro Mundi Vita n°82, 6, rue de la Limite, B1030 Bruxelles).

Il convient de consacrer un développement à la relation de l'institution ecclésiale avec le mouvement d'émancipation des femmes. Certes, ici c'est un homme qui parle et, même en voulant faire preuve d'objectivité et en exprimant des convictions fortes et ouvertes, il risque toujours de passer à côté des sensibilités féminines et d'être en contradiction avec ce qu'il énonce en parlant à la place des femmes. Il faudra leur donner la parole autrement (1).

C'est désormais un fait avéré qu'en un siècle, et surtout au cours des dernières décennies les « droits de l'homme » sont un peu plus ouvertement devenus « les droits des femmes et des hommes ». On ne saurait évidemment affirmer que ce progrès soit uniforme dans toutes les cultures, ni qu'il n'y ait jamais de recul, ni que les mentalités soient alignées sur le droit et l'on ne peut nier certains excès, d'ailleurs marginaux, ni certaines ambiguïtés, peut-être plus graves. Mais un fait est un fait et il faut en tenir compte. « *La question n'est pas de savoir si l'Église est pour ou contre le féminisme mais de savoir comment elle y fera face* » lit-on dans un des textes ci-dessus référencés.

Le discours officiel des autorités catholiques sur les femmes est souvent ressenti comme anachronique et généralement attribué beaucoup plus au caractère masculin de ceux qui le profèrent qu'au contenu évangélique sur lequel ils disent s'appuyer. Des heurts se produisent sur deux points : la place des femmes dans la société et la place des femmes dans l'institution ecclésiale elle-même.

La place des femmes dans la société est présentée au travers de schémas culturels dominants de l'ancien monde, qui sont précisé-

ment en train de se lézarder. La femme y est décrite comme la servante et le complément de l'homme. Elle est vouée à la reproduction, au foyer et à la famille, aux tâches ménagères et à l'éducation — religieuse y comprise — des enfants. Des autres rôles sociaux qu'elle pourrait envisager d'accomplir, rien n'est dit de significatif.

Tout ceci est argumenté à partir d'une conception de la « nature » et d'une lecture masculine de la Bible. Le concept de nature est précisément l'un des plus fragiles de la pensée scientifique moderne, qui hésite à s'y référer. L'ethnologie a par ailleurs mis au jour des sociétés où les rapports entre les sexes sont vécus différemment de ceux qui existent dans l'Europe chrétienne, sans pour autant que leurs membres soient malheureux. D'une manière générale, toute l'aventure humaine s'analyse en derniers recours comme un dialogue nature-culture où celle-ci enveloppe celle-là jusqu'à la rendre indistincte.

Malgré cela, le discours ecclésial sur les femmes demeure naturaliste ; il faut qu'elles soient mères, considèrent leurs nombreux enfants comme des dons de Dieu. Cela exclut la maîtrise de leur propre corps et donc toute contraception (sauf naturelle !?) et, à fortiori, l'avortement.

On ne sortira évidemment pas de cette situation tant que la démocratisation de l'Église n'aura pas assez progressé pour que les femmes aient la possibilité d'y prendre elles-mêmes en charge ce qui les concerne, à partir de ce qu'elles ressentent. En attendant, beaucoup de femmes, parce qu'elles y sont bien obligées, tiennent pour nul le discours officiel, quand, pour elles, il est mutilant voire de quelque façon mortel.

La démocratisation de l'Église et la place normale donnée aux femmes n'est sans doute pas pour tout de suite, non seulement en raison de la réticence des autorités, mais surtout à cause d'une insuffisante prise de conscience des femmes à propos de la possibilité de la revendiquer. Pourtant on ne saurait arguer de cette insuffisance pour continuer de temporiser : les sondages montrent une dérive préoccupante des femmes vis-à-vis de l'Église catholique, au moins en Occident.

Les femmes et l'institution

L'autre point de friction de l'Église catholique avec les femmes est leur place dans l'institution. La « hiérarchie » est exclusivement masculine. Depuis qu'a été codifiée l'ordination sacerdotale, elle n'a jamais été conférée à une femme. De sorte que l'Église demeure probablement le dernier lieu en Occident où les femmes ne puissent accéder à l'autorité.

Des voix pourtant commencent à s'élever, encore marginales mais de plus en plus insistantes, pour demander que cette anomalie prenne fin, afin que les femmes puissent être ordonnées prêtres et accéder normalement à l'ordination épiscopale. A cela, il est habituellement rétorqué que Jésus n'a pas appelé de femmes parmi les douze et que l'Église primitive n'ayant pas jugé bon d'innover en la matière, il n'y a aucune urgence ni aucune raison majeure de la faire maintenant. Outre que la conclusion ultime est très discutable, la prémisse n'emporte pas non plus complètement l'adhésion.

L'effort fantastique accompli depuis un siècle par l'exégèse donne de l'Église des temps apostoliques une vision bien plus variée et bien plus riche que celle que le discours officiel canonise (2). On y enregistre la superposition d'une Église itinérante et d'une Église établie en petites communautés, et des variantes d'organisation selon le rapport à la culture juive ou à la culture gréco-romaine. On peut évidemment comprendre

que l'itinérance ait été plus difficile pour des femmes que pour des hommes ; on comprend aussi que là où elle dérivait de la synagogue, l'organisation ecclésiale commençante ait fait peu de place aux femmes. Et pourtant, en lisant attentivement, on constate que des femmes ont accompli les mêmes tâches que les hommes, même si c'est en moins grand nombre qu'eux, et qu'elles ont exercé par ailleurs des ministères spécifiques.

Quoi qu'il en soit des débats sur le terrain de la véritable tradition, on doit regarder la réalité contemporaine en face : la place des femmes dans l'Église catholique est considérable. S'il y a 470000 prêtres et religieux dans la pastorale, il y a aussi 940000 religieuses, soit exactement le double. Une part majeure de la cathéchèse et de la formation religieuse des jeunes en Occident ou dans les lieux où l'Église est persécutée, est le fait des femmes. Dans les mouvements de laïcs, ce sont des femmes qui fréquemment président des communautés mixtes. Pourquoi, dans ces conditions, maintenir indéfiniment les femmes dans un rôle d'auxiliaire, sans jamais reconnaître le rôle effectif qu'elles jouent grâce à une ordination sacerdotale, puisqu'on continue de faire de celle-ci le mode de collation du pouvoir, notamment du pouvoir de célébrer l'eucharistie ?

Accents à déplacer

Il n'est toutefois pas évident que l'intérêt des femmes et des communautés chrétiennes soit de commencer par là, bien qu'il faille l'envisager un jour prochain. Il ne suffit pas, en effet, de mettre les femmes là où il n'y a que des hommes pour obtenir la totalité du résultat escompté ! L'expérience sociale montre que ce peut être au détriment de la féminité et donc d'une société qui s'en priverait. La tentation d'ordinations prématurées pourrait s'avérer d'autant plus forte dans l'Église catholique que la raréfaction du clergé masculin va poser très bientôt, en certains pays, des problèmes préoccupants de desserte des lieux de culte et des communautés paroissiales. Cette hâte, tout

(1) On peut utilement se reporter déjà à deux bulletins de PMV auxquels elles ont pris une large part : le n°50, 1974, intitulé « Les nouvelles formes de ministères dans l'Église » et le n°56, 1975, intitulé : « Le féminisme, les femmes et l'avenir de l'Église ». Voir aussi le n°83, octobre 1980, « La situation des femmes dans l'Église catholique ». Il faut encore mentionner la série « Ministères et Communautés » de PMV qui apporte en permanence des éléments précieux d'information et de réflexion en provenance du monde entier.

(2) Cf. par exemple G. Theissen, *Soziologie der Jesusbewegung* (Munich, Chr. Kaiser Verlag, traduit en français sous le titre *Le christianisme de Jésus*, Paris, Desclée, 1978). Cf. aussi J. Delorme et alii, *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament* (Paris, Le Seuil, 1974).

comme celle de l'ordination d'hommes mariés, risquerait de compromettre pour longtemps la possibilité de déplacer les accents, là où il faut, pour permettre une coopération réelle des spécificités masculine et féminine dans ce que chacune a de meilleur. Les accents à déplacer sont ceux de la démocratisation au détriment de la théocratie, de la communion et de l'évangélisation au détriment de la sacramentalisation exclusive. Un

peuple, constitué à tous les niveaux, assidu à la communion, à la prédication, à la prière et à la célébration tout ensemble, offre alors une chance fantastique à des hommes et à des femmes pour des ministères ordonnés ou non, anciens ou nouveaux. Des légions de femmes sont déjà sur ces chantiers, ce qui laisse bien augurer de l'avenir, si on veut bien l'ouvrir.

LE MODELE PATRIARCAL TARE DE L'ÉGLISE

Texte diffusé par le Groupe International Femmes et Hommes dans l'Église, à l'occasion du Synode des Evêques sur la famille, et qui n'a - malheureusement - rien perdu de son actualité.

L'ÉGLISE NE PEUT PLUS IGNORER LES DROITS DE L'HOMME QUI CONCERNENT LES FEMMES ET LES FAMILLES

**L'Église veut apporter sa part irremplaçable aux efforts
d'éducation pour le développement et la paix**

«Par sa nature, l'Église est au service de l'homme concret, historique». Elle soutient la cause des droits de l'homme, et la Déclaration conciliaire contre toutes les discriminations fondées sur la classe, la race, le sexe, comme contraires au dessein de Dieu, rejoint presque mot pour mot la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*.

En se référant à «Gaudium et Spes, 9», la délégation du Saint-Siège a déclaré devant la conférence de l'ONU, tenue en juillet dernier à Copenhague : «C'est cette soif d'une vie pleinement humaine qui est à l'origine du grand mouvement de libération des femmes».

L'Église ne saurait ignorer les nouvelles données réunies par l'ONU et présentées à cette conférence. Le nouveau programme des Nations Unies pour les femmes fait partie intégrante de ses efforts pour la troisième Décennie du Développement.

L'assujettissement des femmes dans le monde est une injustice

Les études systématiques, effectuées dans le cadre de la Décennie de la Femme, ont révélé que «l'assujettissement dont souffrent les femmes partout dans le monde est beaucoup plus grave que ce que l'on avait pensé». Les femmes fournissent les 2/3 des heures de travail mondiales et ne reçoivent pas 10% du revenu mondial. Elles sont absentes des processus de décision dans la vie publique, tant politique qu'économique et sociale (Copenhague 1980).

La situation des femmes dans le monde est un mal pour la famille et la société

Dans un foyer sur trois au monde la femme est chef de famille. Or les femmes et leurs enfants sont les premières victimes des violences de la guerre, de la ségrégation raciale, du problème des réfugiés et des migrants en quête de travail. Elles et leurs enfants sont les premières victimes de la sous-nutrition, de la sous-éducation, de l'analphabétisme, du chômage, de l'insécurité.

L'assujettissement des femmes et leur sous-développement bloque les efforts de l'ONU pour le développement

Dans les secteurs dits arriérés (zone rurales ou poches de pauvreté dans les villes), depuis la conférence de l'ONU d'il y a cinq ans, *la situation des femmes a empiré.*

Les 2/3 des analphabètes du monde sont des femmes.

Il existe un rapport crucial entre la situation des femmes et les problèmes de développement tels l'eau potable, les soins de santé primaires, l'alphabétisation, l'éducation, etc...

LA CONFÉRENCE DE L'ONU POUR LA FEMME A ESTIMÉ :

que l'injustice de la répartition des richesses et du bien-être entre les nations correspond à l'injuste répartition des privilèges et des tâches entre l'homme et la femme *notamment au foyer.*

que le *nouvel ordre économique mondial*, pas plus que le *nouvel ordre culturel*, qui seuls peuvent assurer la paix, ne se construiront sans le recul de la discrimination systématique dont souffrent les femmes «et que, dans certains pays on appelle sexisme». La lutte contre le sexisme constitue la condition de l'indispensable participation des femmes au *développement et à la paix.*

L'ÉGLISE DOIT DONC REFUSER LE MAINTIEN DU MODELE PATRIARCAL ET DES LORS INJUSTE QU'ELLE SOUTIENT ENCORE

Elle soutient le modèle patriarcal :

dans les familles par les modèles stéréotypés qu'elle prône, de l'homme et de la femme.

Elle parle de «paternité» lorsqu'il s'agit en fait de *parenté.*

En même temps pourtant, elle attribue à la seule maternité un pouvoir, des capacités, des devoirs exorbitants pour «former, alimenter, animer et inspirer» la famille.

Ce faisant, elle concourt à faire à la fois de l'homme un absent de la famille et de la femme une absente des responsabilités et des décisions sociales et politiques.

Ces deux absences sont nuisibles à la famille, au développement et à la paix.

dans sa propre organisation de la communauté des croyants, dans laquelle le système patriarcal exclut les femmes des activités vitales telles que la réflexion commune, la décision et le service ministériel.

Ces modèles patriarcaux que l'Église soutient, tant dans la famille que dans sa propre structure, sont en contradiction avec les programmes de l'ONU et de la récente convention, conclue sous l'égide de celle-ci, contre toutes les formes de discriminations à l'égard des femmes, et ils maintiennent l'injustice.

L'Église ne peut pas témoigner de l'Évangile en se mettant en désaccord avec les valeurs universelles des Droits de l'Homme, et sans elle-même témoigner la justice, ainsi que l'a conclu le Synode des Evêques de 1971.

Nous croyons que l'Église, si elle se convertissait aux exigences du nouveau partenariat d'égalité, de respect et de co-responsabilité entre l'homme et la femme, pourrait témoigner de leur sens et valeurs chrétiens.

Nous croyons que seule une conception renouvelée de l'égalité et responsabilité de l'homme et de la femme, tant dans la famille que dans la société, peut animer une pastorale de la famille valable pour notre temps.

DES IDÉES QUI PROGRESSED

Les demandes des femmes d'assumer, dans un nouveau partenariat avec les hommes, leurs droits et leurs responsabilités dans l'Église, telles qu'elles sont développées dans les deux textes précédents, commencent à être de plus en plus prises en compte. Ainsi, le Comité pour la Défense des Droits des Chrétiens dans l'Église, qui a été fondé l'an dernier à Berlin et dont des structures similaires sont en voie de création dans d'autres pays dont la France, a publié une déclaration dans laquelle les adhérents «prennent position contre des rapports de dépendance, de type patriarcal, dans l'Église» en «s'engageant à lutter pour une collaboration entre femmes et hommes dans la liberté». Cet engagement prend place dans un contexte d'autres revendications qui, pour beaucoup d'entre nous, semblent des corollaires «naturels» de notre propre effort, tels la revendication d'un dialogue libre de toute intervention autoritaire, l'opposition à une Église bureaucratifiée, etc...

De son côté, le «Chantier 81/82», structure mise en place au début de cette année pour organiser une réflexion dans des rencontres locales et régionales dans toute la France, en préparation à une assemblée nationale à la Toussaint 1982, a lancé un «Appel aux Chrétiens» qui affirme entre autres : «Nous voulons communiquer, confronter et élaborer nos positions de femmes et d'hommes» face, entre autres, à «la redécouverte des sources de notre foi : nos différentes lectures de l'Écriture, nos rapports d'hommes et de femmes du 20^e siècle au témoignage des Apôtres...».

Le poids de la société

D'autre part, les équipes S.I.F. (Service, Incroyance, Foi) de plusieurs diocèses méditerranéens, rassemblées dans une rencontre en novembre 1980 à Rochefort du Gard, ont rédigé un texte sur les «ministères institués», dans lequel on lit : «Une femme doit pouvoir être reconnue "responsable officielle". Cela va de soi en théorie. Dans la pratique il y a

les lourdeurs et les atteroiements (exemple : un couple travaille à une responsabilité d'Église, mais surtout la femme — et c'est le mari qui est institué), et puis il y a le poids de la société sur la femme, qui induit la timidité, alors que l'Église doit aider les femmes à passer outre ce poids de la société, et non pas contribuer à l'alourdir». Et le texte pose alors une série de questions :

«- Quels moyens les prêtres sensibilisés se donnent-ils pour aider leurs frères à sortir d'une misogynie «historique» ?

- Quels moyens les femmes se donnent-elles à elles-mêmes pour sortir de leur propre misogynie ?

- Les femmes ne veulent pas prendre la place de l'homme mais la leur, qui est complémentaire et différente. Quels moyens nous donnons-nous, les femmes, pour sortir de nos contradictions ?

- Connaissons-nous et utilisons-nous les moyens qui existent dans l'Église ?»

Éclairage sociologique

L'Association Française de Sociologie Religieuse, pour sa part, a consacré sa session annuelle, tenue les 1 et 2 décembre dernier à Paris, au thème : Oppression des femmes et religion. Le prof. Paul Ladrière y a examiné les principales affirmations de l'autorité ecclésiastique cherchant dans la science et plus particulièrement dans la biologie une légitimation des normes imposées aux femmes dans la reproduction de la vie humaine. Étudiant les comportements politiques féminins en relation avec les idées et pratiques religieuses, J. Mossuz-Lavau et M. Sineau se sont attachés à montrer quelle vision politique et sociale va de pair, chez les femmes, avec certaines formes de socialisation religieuse et certaines pratiques actuelles (fréquentation de l'église, prière). La confrontation notamment entre les itinéraires et le vécu immédiat des hommes actifs avec ceux des actives, des ex-actives et des femmes au foyer, a fait ressortir comment, chez les femmes qui n'ont pas d'autre communauté d'appartenance que celle de leur famille ou de

leur lieu de résidence, la religion est associée à des choix politiques différents de ceux qu'elle accompagne dans une population féminine active. M. Segalen a traité des manifestations religieuses de la sociabilité féminine villageoise du 19^e siècle, telles que les Filles du Vœu, de la vierge, de Sainte Catherine, ou Rosières. L'image de la jeune fille promue par ces institutions valorise la conception traditionnelle de la femme, dont l'Église se fait l'auxiliaire pour la mieux circonvénir. Cependant, on peut se demander dans quel mesure la société villageoise (sinon les jeunes filles ou les femmes elles-mêmes) ne récupérerait pas l'institution à leur manière, la détournant de sa finalité ecclésiastique, instaurant dans certains cas une mixité. D'autres contributions à la session ont porté notamment sur «Religion domestique et pouvoir des femmes» et sur des enquêtes en matière de choix politiques des femmes, réalisées en Mayenne et en Lorraine (Michel Dion).

Droit au désaccord

Enfin, la situation des femmes dans l'Église a été évoquée au cours d'un colloque, organisé les 26, 27 et 28 janvier dernier, par la Faculté de Droit canonique de l'Institut Catholique de Paris, sur *les droits des fidèles dans l'Église*, ainsi que nous le rapporte Suzanne Tunc. Les femmes ont le droit d'être en désaccord avec les règles qui les écartent des fonctions ministérielles, a reconnu le P. Congar, qui a défendu le *droit au désaccord* dans l'Église, en s'appuyant sur des exemples qui remontent aux premiers siècles. On peut «désobéir par obéissance» et

par fidélité à Dieu. C'est le cas lorsque l'autorité fait obstacle à la communion dans l'Église. L'exclusion des femmes des structures ecclésiastiques ne constitue-t-elle pas précisément un tel obstacle ? N'est-elle pas aussi une atteinte à la dignité et à la liberté des chrétiens de travailler à établir le règne de Dieu, comme l'a souligné le P. Bressolette ? Certes, les femmes ne revendiquent pas l'ordination comme un «droit», mais, ainsi que l'a précisé le P. Gy dans son exposé sur *le droit des fidèles aux sacrements*, elles devraient avoir droit à la *participation au gouvernement pastoral* dans les conditions précisées par le P. Passicos pour les laïcs (et qui ne sont pas celles des Églises protestantes, où l'accent est mis sur le sacerdoce universel des chrétiens, comme l'ont rappelé les pasteurs Carrez et Dumas). Enfin, la confrontation par Pierre Toulat, entre *les droits de l'homme* et les droits des chrétiens, a fait ressortir combien l'Église est loin de réaliser en son sein le principe de non-discrimination en raison du sexe, principe cependant reconnu par Vatican II (*Gaudium et spes*, 9).

Mais comment modifier l'idéologie qui tient encore les femmes dans une position de subordination par rapport aux hommes ? C'est la question que s'est posée l'Atelier qui avait pris pour sujet de réflexion : *Les exclusions systématiques dans l'Église sont-elles un obstacle à l'Esprit-Saint ? Un exemple : les femmes*. C'est sans doute l'éclatement des ministères et leur ouverture aux femmes qui habituerait les mentalités à un changement d'image, à la fois du prêtre et de «la» femme.



LES FEMMES ET LES SEIGNEURS DE L'ÉGLISE

Au cours d'une réunion de clôture d'une conférence entre les églises des Pays-Bas, le 29 novembre dernier à Amsterdam, Mme Jeannette Deenik, Pasteur à Amsterdam, a pris la parole en réaction au discours dans lequel le professeur H. Berkhof, président du Conseil Néerlandais des Eglises, faisait le point de l'œcuménisme en Hollande et commentait quelques propositions d'action. Nous reproduisons ici une partie des remarques de Mme Deenik, qui nous paraissent symptomatiques d'un malaise existant dans certains milieux protestants au sujet de la place des femmes dans l'église.

L'une des propositions est intitulée : «Prendre soin des personnes vivant dans des relations inhabituelles». Prendre soin..., je pense alors : dans l'église nous croyons toujours devoir prendre soin. Soins d'autres, à leur place. Et qui décide, au fait, ce qui est habituel et inhabituel ? Ne finira-t-on jamais avec ce genre de comportement paternel ? Ouvrons plutôt nos esprits et nos cœurs et cherchons la rencontre avec d'autres pour qu'ils puissent prendre la parole eux-mêmes.

Parler et penser pour d'autres, en tant que femme j'y suis allergique. Parce que je le subis sans cesse moi-même. Car il arrive trop souvent que d'autres, les dirigeants ecclésiastiques les premiers, me disent comment je dois être,

— ce qu'est la vocation de ma vie, lorsque le Pape parle de la maternité comme accomplissement de la vie de toutes les femmes,

— à quoi je dois sacrifier mon corps et ma santé, lorsqu'il s'agit d'avortement,

— comment je dois organiser ma vie et mon temps, lorsqu'il s'agit de travailler à la maison ou à l'extérieur,

— à quelles conditions et dans quelles fonctions je peux participer à la vie de l'Église, lorsqu'il s'agit de ministères de femmes.

Assez

Nous autres, femmes, nous en avons assez d'être régentées sans cesse par les seigneurs de l'Église. Nous en avons par dessus la tête de devoir attendre que d'autres décident pour nous permettre l'accès à des fonctions. Nous n'avons plus la patience de guetter ce que encore une commission et encore un groupe de travail dira de la place de la femme, comme ces propositions le prévoient.

Où est notre place, et ce qu'elle est, nous le savons nous-mêmes. Non parce que nous serions tellement pédantes, non parce que nous aurions tellement besoin de faire de l'obstruction, mais parce que nous sommes profondément convaincues que Dieu nous a appelées nous-mêmes à occuper notre place, parce qu'il s'adresse à nous-mêmes comme des êtres humains libérés. C'est pour cela que nous ne nous laissons plus refouler dans l'esclavage ; même si celui-ci nous est présenté sous le déguisement du service.

Il vous sera clair que nous sommes pressées. Pressées parce que cela fait déjà si longtemps que nous avons dû attendre qu'on nous laisse une petite place. Pressées aussi parce que nous n'avons qu'une vie à vivre et que nous n'avons pas envie de servir d'engrais dans le champ de l'avenir œcuménique. Nous sommes donc parmi les impatients, dont le prof. Berkhof dit qu'ils ne choisissent pas la bonne voie. Tiens, pense-t-on alors, l'Esprit ne peut-il agir dans ces groupes là ? L'Esprit ne souffle-t-il que lorsque les églises se rapprochent un petit peu ? Et tous ces gens qui ont tourné le dos aux églises, se trompent-ils ? Et je songe à mes nombreuses sœurs qui ont quitté leurs églises parce qu'il n'y avait pas de place pour elles, pas de place propre, vraie, visible. Elles veulent courir trop vite, elles abandonnent trop tôt, dit le prof. Berkhof. De nouveau cette attitude de régenter, de savoir pour les autres... «Ils devraient s'y prendre autrement, ils doivent guérir». Et nous, à l'intérieur des églises établies ? Les églises doivent se guérir les unes les autres, selon le prof. Berkhof. Ne devons-nous pas, nous qui sommes dans les églises, guérir et être guéris précisément vis-à-vis de ceux qui cherchent leur salut plutôt au dehors des églises qu'au dedans ?

EXPÉRIENCE DES FEMMES ET THÉOLOGIE

Nous publions ici quelques pas-sages significatifs de la contribution de Monique Dumais à la troisième assemblée annuelle de l'Institut Canadien de Recherches pour l'Avancement de la Femme, consacrée à «La femme en tant que personne», et dont les actes viennent de paraître. (Cf. Bibliographie p. 29).

Le peuple de Dieu, en quitta

Le peuple de Dieu, en quittant l'Égypte, terre d'esclavage et d'oppression, a dû séjourner près de quarante ans dans le désert. De la même façon, les femmes se retrouvent dans une phase de transition, de vide, de recherche intense. Nous devons naître à nous-mêmes après avoir abandonné les stéréotypes, les modèles et les fonctions que le monde patriarcal nous avait réservés. Ces temps de confrontation, de situation face au néant en raison des distances que nous avons à prendre vis-à-vis le monde actuel, pourra être d'une grande fécondité, même s'il exige un «courage existentiel». A partir de nos expériences de femmes, nous aurons à engager notre recherche tant au niveau du langage que de la méthodologie et de la découverte d'un nouveau contenu.

Une voix retentit dans le désert ou comment parler

Un premier obstacle que rencontrent les femmes conscientes de leur situation, c'est celui du caractère mâle de la langue, qui favorise les hommes au détriment des femmes et rend souvent les femmes absentes du discours même si l'on affirme que, par exemple, le mot «homme» inclut aussi les femmes. De fait, nous aurons beaucoup à faire pour nous assurer notre présence dans le discours social en général, dans le discours théologique et ecclésial en particulier. Les recherches ont commencées ; Mary Daly s'y emploie dans un jeu ardent, à la fois ironique et stimulant dans *Gyn/Ecology* : «Je choisis maintenant d'écrire/parler gynémorphiquement. Je le fais parce que Dieu représente la nécrophilie du patriarcat, alors que la déesse affirme l'être aimant la vie de la femme et de la nature» (1). Louise Merlançon de Sherbrooke a également écrit un article très inspirant : «Parler-femme dans l'Église» (2). Au Québec un collectif de féministes chrétiennes qui existe depuis 1976 a choisi le nom de *L'autre Parole* pour signifier le sens de leur entreprise.

Les femmes désirent se retrouver dans la

langue, ne pas se sentir exclues dans leur individualité — être nommées — et par-dessus tout pouvoir y couler leur vécu, leurs expériences de femmes. Faudra-t-il inventer des mots nouveaux ou ré-entendre les mots actuels dans un sens nouveau ? La recherche d'un mode d'expression adéquat n'est pas très simple et nous nous heurtons à de grandes difficultés. La plus importante est que ce que l'on veut exprimer est en pleine émergence, dans un processus de naissance. Parfois je me demande si la forme poétique ne réussirait pas mieux à esquisser ce que nous sommes, car nous aurons encore à remuer un bon bout de temps le sable, celui de notre cour. (3).

Les pas dans le sable ou comment cheminer

Le désert ne se traverse pas facilement seul, il vaut mieux le franchir en caravane. Une femme ne pourra pas naître seule à elle-même, c'est ensemble, dans une recherche commune, une écoute confiante, sereine, même si elle est peut-être accablante parfois, que pourra s'affirmer une conscience nouvelle des femmes. La sororité s'impose comme une nécessité pour sortir des ornières de la rivalité, de la médisance où nous nous sommes enfermées les unes par rapport aux autres. Mary Daly considère cette sororité comme une «anti-Église» (Antichurch), en ce qu'elle est une affirmation des femmes, qui sont maintenues dans un état de subordination dans l'Église (4) ; elle pressent aussi la sororité comme une «alliance cosmique» qui donne une nouvelle énergie à tout l'univers. La naissance des femmes ne peut être seulement un processus cérébral ; elle suppose une grande participation des émotions — ces émotions qui nous en apprennent tellement sur nous-mêmes — une écoute attentive de tout notre corps. Ce corps où s'inscrit notre différence avec l'homme doit être révélé par la femme, connu et reconnu dans toutes ses dimensions physiologiques, intellectuelles, spirituelles, mystiques.

Certaines personnes pourront rétorquer que depuis longtemps la différence des hommes et des femmes est affirmée, que des classifications, des normes de virilité et de féminité ont été établies. Il faut certes sortir du ghetto des différences aliénantes, mais reconnaître que la femme est pour l'homme, et vis-et-versa, «l'autre semblable» (5).

La similitude ne nie pas leurs différences, ni les différences leur similitude. La tradition judéo-chrétienne a malheureusement amplifié les différences au point de restreindre les possibilités, sociales et religieuses, des femmes. Pourtant, la libération annoncée par Jésus, clamée par Paul dans Galates 3:28, ne saura être pleinement réalisée que lorsque femmes et hommes se sentiront égaux, tout en étant différents. Ce jour là, la femme de l'Apocalypse aura écrasé la tête du dragon de la peur — peur des hommes au sujet des femmes, peur des femmes au sujet d'elles-mêmes.

La traversée du désert n'est pas une période morne, au paysage plat mais une expédition ardente, féconde en créativité de toutes sortes, avec une tension vers les oasis désaltérants.

Pour le pays où coulent le lait et le miel

L'horizon est définitivement ouvert dans la mesure où nous les femmes, nous sommes prêtes à poursuivre l'aventure. Que souhaitons-nous ? Lilith, cette femme non subordonnée à l'homme, consciente de ses capacités, est parmi nous et en nous. Elle nous presse d'agir.

Les femmes ont commencé des recherches et nous font découvrir des perspectives nouvelles. Par exemple, Phyllis Tribble nous trace cinq portraits de femmes de la Bible, avec toutes leurs capacités d'affirmation de soi, d'affranchissement des lois mâles. Ruth la femme radicale, les femmes de l'Exode libératrices, la femme du Cantique des Cantiques poète et danseuse, Mad. Job la femme sage et Eve la théologienne «ne viennent ni légitimer la Bible aux yeux du mouvement des femmes ni légitimer le féminisme aux yeux de l'Écriture. Elles nous enseignent plutôt à voir des dimensions cachées de signification et d'appropriation» (6). D'autre part, Elisabeth Schussler-Fiorenza démontre comment les femmes ont

été présentes dans les premières communautés chrétiennes, qu'elles y ont joué les rôles de fondatrices, de leaders, de prophétesses dans des groupes contreculturels et extraecclesiastiques où les femmes étaient acceptées «comme membres égaux avec responsabilité et leadership égaux», alors que la tendance patriarcale du christianisme primitif a peu valorisée le rôle des femmes et l'a maintenu marginal (7).

Gynépraxis

Les recherches historiques, sociologiques, anthropologiques peuvent se poursuivre, mais les principales recherches doivent surgir de notre vécu quotidien de femme. C'est à un acte de naissance que nous sommes conviées ; c'est en écoutant, accueillant, poussant hors du circuit fermé, exprimant les multiples vibrations, activités, sensations, transformation de tout notre être que nous pourrions laisser émerger ce qui a été tenu secret, refoulé, parfois nié. Le processus pourra être long, car des millénaires de non-expression ne peuvent être enjambés rapidement.

Les expériences les plus marquantes pour les femmes sont celles de leur corps dont nous pouvons être si proches. Un travail de réappropriation demeure à faire. Pour les théologues féministes, la réappropriation de notre corps demeure «une démarche essentielle et fondamentale pour notre libération et la production d'une théologie féministe» (8).

«Cela veut dire que cette parole sort de leur être-femme, de leur être-sexué, de leur corps. Il ne s'agit pas pour la femme de s'approprier la parole de l'homme mais au contraire de s'approprier son propre corps. Se ré-approprier son corps. Car entre elle et son corps s'était introduit l'homme. Dans son corps, la femme n'existait que pour l'homme. Elle était ainsi coupée de son propre corps pour n'y être reliée que par l'image que l'homme s'en faisait» (Louise Melançon).

Penelope Washbourn a bien montré dans *Becoming Woman* (9) comment les étapes majeures dans la vie d'une femme, telles que les menstruations, le mariage, la grossesse, l'accouchement, etc., sont des étapes mar-

quées par une crise qui conduit à poser des questions spirituelles bien importantes.

Ce retour au corps permet de vivre la réalité humaine dans toute son ampleur, dans toutes ses dimensions à la fois physiques, psychiques, même mystiques, en évitant les bifurcations vertigineuses sur une spiritualité angélique, éthérée, étrangère à notre cheminement terrestre. Des questions nouvelles peuvent être posées de façon franche, par exemple, comment peuvent être envisagées la virginité et la relation au corps ? La virginité ne peut être perçue comme un refus du corps, mais doit être située dans un climat de développement de la capacité d'être libre face à son corps, face aux dynamismes sexuels.

Cette gynépraxis doit être communiquée pour qu'elle puisse être mieux intégrée, de-

venir féconde, car en se communiquant, elle peut être vérifiée, évaluée. Toutefois, il ne faut pas s'attendre à ce que les femmes produisent une somme théologique ; nous préférons nous situer dans un processus de «théologisation», c'est-à-dire un processus d'action/réflexion qui engendre sans cesse de nouvelles questions, qui se laissent interpellées par les événements.

En somme, ce pays où coulent le lait et le miel ne commence qu'à émerger à l'horizon. Toutes les démarches des femmes vers ce pays laissent prévoir des changements importants dans les mentalités, la façon de vivre notre foi chrétienne. Toutes nos aspirations pour la vie, la liberté, la communion devraient y trouver leur nourriture.

Monique DUMAIS
(université du Québec)

(1) Mary Daly, *Gyn/Ecology*, Boston, Beacon Press 1978, p. XI

(2) Louise Melançon, «Parler femme» dans *l'Eglise*, Relations n. 448 (mai 1979), pp. 144-147.

(3) Liliane Goulet, Pauline Lévesque, Denise Neveu, Louise Neveu, *En remuant le sable dans ma cour*. Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1979.

(4) dans Mary Daly, *Beyond God the Father*, Chap. 5, Boston, Beacon Press, 1973

(5) Francine Dumas, *L'autre semblable*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1967.

(6) Phyllis Trible, *Biblical Theology as Women's Work*, Religion in Life, vol. XLIV (1975), pp. 7-13 ; cf. «Depatriarchalizing in Biblical Interpretation», *Journal of the American Academy of Religion* XLI, (1973), pp. 30-48.

(7) Elisabeth Schüssler-Fiorenza, *Word, Spirit and Power : Women in Early Christian Communities*, Eleanor McLaughlin (eds), New-York, Simon & Schuster, 1979, pp. 29-70.

(8) Marie-Andrée Roy dans *L'autre Parole* n.6 (avril 1978).

(9) Penelope Washbourne, *Becoming Women*, New-York, Harper & Row, 1976.

LA BIBLE ET LE SEXE

Le texte de la traduction anglaise de la Bible qui fait autorité dans le monde anglophone, le « Revised Standard Version of the Bible », va subir une épuration destinée à bannir le langage sexiste. Au lieu de l'équivalent anglais de « Qu'est-ce donc l'homme que tu en gardes mémoire, et le fils de l'homme que tu en prennes souci » du psaume 8, les millions de fidèles lecteurs de cette Bible devront s'habituer à une formulation comme : « Qu'est-ce donc l'être humain que tu en gardes mémoire, et le mortel que tu en prennes souci ». Ce n'est qu'un des innombrables changements que subira le texte pour le mettre en concordance avec le langage qui couramment dans le monde de l'édition anglophone, depuis les manuels scolaires jusqu'aux contes pour enfants, prend soin de mettre les femmes sur le même pied que les hommes. Rien que dans les psaumes, plus de 200 pronoms masculins seront éliminés.

C'est là, comme le relate un article dans Time Magazine du 8 décembre dernier, l'un des résultats des efforts des féministes protestants et d'autres critiques, dont le point de vue a gagné du terrain dans les milieux du Conseil National des Églises aux États-Unis, (National Council of Churches, NCC), qui supervise la préparation de la nouvelle édition. Mais la bataille n'est pas encore terminée. Le comité des traducteurs qualifiés, chargé de ce travail — qui prendra encore des années — se trouve entre les feux croisés des anciens et des modernes. Les modifications prévues, pourtant limitées, vont bien trop loin pour de nombreux traditionalistes, dont certains membres du comité qui ont démissionné en signe de protestation. A l'opposé, un groupe

de pression dont les membres — 8 hommes et 5 femmes — sont des exégètes et des responsables de plusieurs églises affiliées au N.C.C., estime que le comité manque d'audace. Il propose par exemple d'appeler Jésus « l'enfant de Dieu » au lieu de « fils de Dieu », et de remplacer le pronom masculin « he » par le neutre « it » lorsqu'il s'agit de l'Esprit, dont le nom (Pneuma) est effectivement neutre dans l'original grec (stratagème, soit dit en passant, interdit aux Français qui voudraient s'engager dans cette voie) ; mais cette proposition butte sur la doctrine des églises membres du N.C.C. selon laquelle l'Esprit est une personne.

Les responsables du N.C.C., tout en rejetant des propositions aussi « avancées », ont accepté de nommer des représentants de cette tendance aux postes vacants dans le comité et d'envisager la mise en chantier d'une autre traduction de textes bibliques, qui reflètera davantage les demandes des féministes. Cette traduction — que les plaisantins ont déjà appelée la Bible unisexe — sera inaugurée sous forme d'un nouveau lectionnaire à l'usage du culte dans un certain nombre d'églises.

Dans tout ce branle-bas, des féministes chrétiennes en arrivent à exprimer un point de vue jusqu'ici plutôt avancé par les combattants de l'autre bord. Au fond, les textes sont ce qu'ils sont. La religieuse catholique Ann Patrick Ware, une théologienne qui occupe un poste important au N.C.C., estime : « Il y a dans l'Écriture des passages qui sont sexistes, on n'y peut rien. Bien entendu, on n'est pas non plus obligé de les lire ».



PRIERE D'UNE ENFANT DE CHOEUR DÉÇUE

*Seigneur,
voici deux ans que je suis enfant de chœur.
Tu sais
que j'aime servir
et que je suis rarement absente.
Tu sais aussi
que je ne me suis jamais révoltée qu'intérieurement
lorsque je devais servir la messe, tôt le matin avec Nathalie
parce que «ces messieurs» préféraient dormir.*

*Et maintenant, quelle déception...
La lettre de Rome ! (1)
Je ne peux pas comprendre.
Sommes-nous de moindre valeur ou bien dangereuses, nous les filles ?*

*Lorsque toi, Jésus, tu étais parmi nous
il était interdit de parler en public avec une femme.
Tu t'es élevé contre ce préjugé.
Au puits de Jacob, tu as parlé avec une femme
bien qu'elle fut adultère
et de plus samaritaine.
Qui s'élèvera aujourd'hui contre les préjugés qui nous sont opposés ?*

*Tu sais qu'il s'agit pour nous
de participer activement à la messe
comme les lectrices ou celles qui donnent la communion
et non pas de nous montrer en public ou de faire les importantes
comme on nous le dit parfois.
Cette accusation est injuste !
Pourquoi ce reproche n'est-il adressé qu'à nous
et non pas aussi aux garçons ?*

*De ton temps, Jésus,
il y avait des prescriptions pour le culte
par exemple, les rites de purification.
Tu as expliqué qu'ils étaient secondaires.
Qui dit cela aujourd'hui en ton nom ?
J'entends souvent :
Des filles en aube ?
Cela ne va pas !
C'est peut-être vrai.
Mais voir des garçons en aube
n'est-ce pas qu'une affaire d'habitude ?
Et qu'en est-il des communiantes
ou des bonnes sœurs en costume ?*

*On nous reproche
de barrer aux garçons le chemin du sacerdoce.
Tu sais
que je prie tout le temps pour Olivier
afin qu'il devienne prêtre.
Cela serait vraiment bien.
Je crois qu'il est fait pour cela.
Mais on ne peut pas «produire» des prêtres en serre
en leur évitant tout contact avec les femmes jusqu'à l'ordination.
Que cela donnera-t-il après l'ordination ?*

*Seigneur,
je suis déçue, très déçue
que nous devons encore subir tout cela.
Je t'en supplie :
Envoie de nouveau l'esprit de Jésus dans ton Eglise
avec sa force libératrice
qui dissipe les préjugés
et abolit les interdits.
Alors nous, filles servant à l'autel, pourrons le faire sans crainte.
Alors nous pourrons respirer
et, avec les autres, fêter la messe
pour ta gloire
et pour notre joie. Amen.*

N.W.
(Leuchtfeuer Ministrant n° 8 Août 1980)
Traduit de l'allemand par Henri Gombault

(1) lettre «inaestimabile donum» du 17 avril 1980

Pour la troisième fois, la Ligue Catholique des femmes Allemandes a présenté à la mi-mars au président de la conférence des évêques allemands, le cardinal Höffner, une pétition, soutenue par près de dix mille signatures, pour que les filles, comme les garçons, puissent continuer à servir d'enfants de chœur malgré l'interdiction prononcée par Rome dans l'instruction «Inaestimabile donum». A la dernière réunion de la conférence des évêques, l'automne dernier, ceux-ci ont chargé la cardinal Höffner d'intervenir personnellement auprès du Pape pour obtenir une exemption, mais d'après «Publik-Forum» (20-2-81) le cardinal ne partagerait pas l'avis de ses collègues et n'aurait pas mis trop d'énergie à transmettre leur demande.

CURIE ET INCURIE

C'est la stabilité qui caractérise la faible participation des femmes au fonctionnement des organes de la Curie romaine — tout au moins pour la grande majorité, dont les plus importants —, telle qu'elle ressort du dernier Annuaire Pontificale. Là où l'on peut constater une certaine évolution, il s'agit principalement d'organes de création récente, qui ont pu étoffer quelque peu leurs effectifs. Et il faut toujours se rappeler, comme nous l'écrivions il y a trois ans, que ces présences féminines sont cantonnées dans les rôles administratifs subalternes...

Organe	1977			1980		
	Total	dont femmes	%	Total	dont femmes	%
Secrétairerie d'État	112	4	3,5	101	3	2,9
S. Congrégation pour les Doctrine de la Foi	78	2	2,5	75	2	2,6
S. Congrégation pour les Evêques	65	0	0	61	0	0
S. Congrégation pour les Eglises orientales	86	1	1,1	93	1	1,07
S. Congrégation pour les Sacrements	157	0	0	146	0	0
S. Congrégation pour le clergé	142	7	4,9	140	9	6,2
S. Congrégation pour les religieux	126	30	23,8	128	31	24,2
S. Congrégation pour la propagande	274	14	5,1	270	20	7,4
S. Congrégation pour la cause des Saints	85	0	0	83	0	0
S. Congrégation pour l'éducation catholique	90	6	6,6	96	8	8,3
Tribunal de la Pénitencierie	8	0	0	8	0	0
Tribunal de la Signature Apostolique	37	0	0	41	0	0
Tribunal de la Rote	47	0	0	44	0	0
Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens	88	5	5,6	94	9	9,5
Secrétariat pour les non-chrétiens	85	2	2,3	86	0	0
Secrétariat pour les non-croyants	71	2	2,8	59	2	3,3
Conseil pour les laïcs (incomplet en 1977)	15	6	40	67	23	34,3
Commission Justice et Paix (incomplète en 1977)	15	3	20	49	16	32,6
Commission pour la Révision du Droit Canon	151	0	0	137	0	0
Commission pour l'interprétation de Vatican II	13	0	0	14	0	0
Commission Théologique Internationale	32	0	0	30	0	0
Commission Biblique	22	0	0	20	0	0
Cor Unum (incomplet en 1977)	8	0	0	51	5	9,8
Commission de la pastorale des migrants et du tourisme	40	4	10	37	4	10,8
Commission des communications sociales (dont salle de presse)	71	5	7	71	4	5,6
Comité pour la famille	-	-	-	30	10	33,3

SIGNAL D'ALARME AUX PAYS-BAS

Nombreuses sont les femmes catholiques qui souffrent intensément du traitement d'inégalité qui leur est fait dans l'Église. Les sentiments qui en résulte sont la douleur, l'humiliation, l'exaspération et l'aliénation. Tel est le constat dressé dans le livre «*Openbaring van de ervaring*» («*Révélation de l'expérience*»), rapport sur le vécu des femmes dans l'Église catholique des Pays-Bas. Le rapport, qui a été établi par le groupe «*Femme et Église*», organe relevant du Conseil Catholique pour l'Église et la Société, rassemble les résultats de discussions dans les groupes d'échange de femmes, de colloques et d'interviews : il reflète l'expérience de quatre cents femmes. Le livre, qui s'adresse à la communauté des fidèles dans son ensemble, a été présenté en janvier aux évêques néerlandais lors d'une de leurs réunions.

Une des plaintes principales exprimées par les femmes est que l'Église vit dans un monde qui ne correspond pas à celui vécu par les gens, et encore moins à celui des femmes. Nombreuses sont celles qui se sentent méconnues et traitées avec méfiance, et qui souffrent de l'image négative de la femme véhiculée par l'Église. Mais malgré ces nombreuses expériences négatives, l'Église est encore chère à beaucoup de femmes qui veulent contribuer à faire de cette Église davantage l'Église de Jésus-Christ.

Nombre de ces femmes demandent que l'Église ouvre aux femmes l'accès à tous les ministères et fasse droit aux requêtes des communautés en ce sens en nommant un ministre féminin là où les gens ont cheminé ensemble pour arriver à ce choix.

Beaucoup de femmes dénie au Pape le droit et la compétence de prononcer des condamnations, en particulier en matière de vie conjugale, de contraception, de sexualité et de la place et tâche de la femme dans l'Église et la société. Ce qu'elles attendent, ce sont des orientations qui fournissent des inspirations pour prendre en conscience une décision responsable et autonome.

La conscience grandit chez les femmes, de leur dignité et de leurs capacités, ainsi que le désir de les voir reconnues. L'émancipa-

tion des femmes ne peut se réaliser pleinement qu'au moment où les hommes, eux aussi, accomplissent leur émancipation en se libérant de leurs vieux modèles de pensée et de rôles. L'émancipation, c'est la libération de l'être humain, en rejoignant les sœurs et frères dans le Christ, en qui et pour qui tous les hommes sont d'égale dignité.

Plus de Bonne nouvelle

Pour un nombre grandissant de femmes, l'Église n'a plus de Bonne Nouvelle, plus de parole de libération, et elles n'ont, de leur côté, plus rien à dire à l'Église. Il est d'un intérêt vital que les responsables de l'Église entendent le signal d'alarme des femmes qui retentit dans ce rapport, et qu'ils le prennent en compte dans leurs décisions. Alors, on peut espérer que le Règne de Dieu pourra prendre corps dans des hommes libres, que l'Esprit de Dieu pourra faire en sorte que l'Image de Dieu devienne chair et os en chaque homme.

Le rapport est assorti de recommandations pratiques, rédigées sous la responsabilité commune du groupe «*Femme et Église*» et du Conseil Catholique pour l'Église et la Société. Selon la recommandation centrale, l'Église devrait renouveler sa vision traditionnelle de l'homme — telle qu'elle ressort entre autres de son attitude à l'égard de la sexualité, de sa détermination restrictive de la place et de la tâche de la femme dans l'Église et dans la Société, de son langage sexiste, de sa politique envers son personnel — de telle sorte que l'égale dignité de l'homme et de la femme soit acceptée comme allant de soi et que toute forme de discrimination à cause du sexe soit bannie.

Après avoir précisé un certain nombre de moyens et de méthodes, le texte termine en «*insistant auprès de l'épiscopat de notre province ecclésiastique néerlandaise pour qu'il fasse procéder à une étude scientifique de la réalité du vécu des femmes néerlandaises dans l'Église Catholique. Nous estimons que les sentiments d'exaspération et d'aliénation tels qu'ils ressortent de ce rapport, nécessitent d'urgence pareille étude*». (Voir aussi Bibliographie).

INTERNATIONAL

La F.D.I.F. (Fédération Démocratique Internationale des Femmes dont le siège est à Berlin-Est, Unter den Linden, 13) a pris l'initiative de convoquer un Congrès mondial des femmes «Égalité, Indépendance nationale, Paix» qui se tiendra à Prague (Tchécoslovaquie) du 8 au 13 octobre 1981 et auquel elle invite : «les femmes parmi les couches les plus larges de l'arrière plan social de tous les continents, les différents mouvements et organisations de femmes, les personnalités de la vie économique, sociale, culturelle et politique de chaque pays, les représentants de l'ONU et de ses institutions spécialisées».

Thème à discuter lors du congrès : «La femme et le travail, y compris la femme rurale ; l'égalité de la femme dans la société ; la femme et la famille ; la femme pour la paix et le désarmement» etc.

Congrès Alliance Jeanne d'Arc

Lors de son 34^e congrès international, tenu à Rome en septembre 1980, l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc a réitéré sa demande au Pape de reconsidérer sa position sur l'accès des femmes au sacerdoce en soumettant la Déclaration «Inter Insigniores» de la Congrégation romaine pour la Doctrine de la Foi, publiée en 1977, à un nouvel examen en prenant en compte les arguments que de nombreux théologiens et exégètes, y compris ceux de la Commission Biblique pontificale, ont avancés contre cette déclaration. Elle a, en outre, demandé que Gertrude la Grande et Julienne de Norwich soient déclarées Docteurs de l'Église. (L'Alliance, n°26).

La Bible et la femme

Sous les auspices du Conseil Mondial des Églises, une conférence internationale sur le thème : «L'autorité de la Bible à la lumière de l'expérience de la femme de notre temps» a réuni, du 15 au 19 décembre dernier à Amsterdam, 37 théologiennes et théologiens, professeurs et pasteurs, catholiques aussi bien que protestants. La conférence constituait l'une des trois consultations prévues dans le programme d'études sur «La communauté des femmes et des hommes dans l'Église» qui se terminera par le congrès international de Sheffield (G.B.) en juillet prochain. Selon une des conclusions des travaux d'Amsterdam, la Bible a été utilisée partout dans le monde, par une sélection et une in-

terprétation patriarcaliste des textes, pour maintenir la femme dans une situation de subordination, comme elle a d'ailleurs servi pour conserver les structures traditionnelles en général. Une lecture différente de l'Écriture montre que celle-ci peut inspirer davantage, notamment dans ses éléments prophétiques, une visée de renouvellement et d'émancipation. La conférence a abouti à la rédaction d'un certain nombre de recommandations qui seront discutées au congrès de Sheffield.

PAYS-BAS

Rencontre nationale «Femme et religion»

260 participantes, protestantes et catholiques, de toutes les régions des Pays-Bas, auxquelles s'était joint un groupe venant de Belgique, ont assisté le 15 novembre dernier, à une rencontre nationale consacrée aux problèmes que pose la pratique religieuse aux femmes. Sept groupes de travail ont étudié des thèmes tels que : la lecture féminine de la Bible, la femme et le silence, la femme et la paix, le corps et la sexualité vus sous l'angle du Cantique des Cantiques, etc...

La coordination de l'organisation de la rencontre était assurée par le Groupe de Travail «La femme dans l'Église et dans la société» du Conseil des Églises des Pays-Bas.

ALLEMAGNE FÉDÉRALE

Dans le cadre du Comité pour les Droits des Chrétiens, fondé en 1980, plusieurs groupes se proposent, sur le plan régional, d'étudier spécialement le problème de la femme dans l'Église. De plus, le Comité prépare une contribution au «Evangelischer Kirchentag» (assemblée nationale de l'Église évangélique) qui se tiendra à Hambourg au mois de juin, sur le sujet : «Femme et Homme dans l'Église», problème qui se pose aussi bien dans l'Église protestante que catholique. La préparation de la contribution est confiée aux trois comités régionaux de Bonn, Cologne et Düsseldorf, dont la coordination est assurée par Mme. dr. Inge Giesler, Kardinal-Galen-Weg 10, D-5300 Bonn 2.

Sur le plan universitaire, le professeur Hans Küng animera, durant le semestre d'été prochain, un séminaire à Tübingen à partir des deux livres de Mary Daly : «The Church and the Second Sex» et «Beyond God the Father», avec la collaboration de Elisabeth Moltmann-Wendel et de Bernadette Brooten, chargée actuellement d'un cours universitaire aux États-Unis.

LA FÉMINITÉ

DANS LES CULTURES NON-OCCIDENTALES

La Revue Française d'Anthropologie *l'Homme* a consacré un numéro entier, juillet - décembre 1979, aux «catégories du sexe en anthropologie sociale». Bien que les études rassemblées dans ce numéro n'abordent pas le point de vue religieux et encore moins le point de vue ecclésiastique, elles peuvent intéresser nos lecteurs parce qu'elles tentent de cerner certains aspects de la féminité tels qu'ils s'expriment dans les cultures non-occidentales.

P. Tabet montre notamment que les hommes se sont réservé couramment les outils les plus élaborés et les armes pour asseoir leur domination sur les femmes. M. Etienne s'attache à faire apparaître ce qu'est la maternité «sociale» que révèle l'adoption chez les Baoulé. R. Hamayon, à propos des femmes mongoles, souligne comment un certain langage qui leur est propre leur est imposé «comme une règle de pure coercition». C. Vidal s'intéresse au coût des passions amoureuses à Abidjan, confluent culturel africain et occidental. C. Le Cour Grand-maison s'interroge sur les contrats économiques entre époux à Dakar et se demande s'ils n'attestent pas «que les femmes africaines jouissent d'une liberté que nous avons tout juste gagnée» (par nous, entendez les femmes françaises). N. Sindzingre s'intéresse à l'excision et à ses justifications. C. Bernand nous conduit en Équateur pour nous entretenir de l'alcoolisme, fléau viril, en mesure de piéger le machisme au bénéfice — bien précaire, il est vrai — de la femme. B. Berthier, pour sa part, se demande à quelle

féminité renvoie le modèle universel taoïste représentant un corps de femme.

Quant à M.N. Chamoux, elle nous ramène en France et se demande pourquoi, parmi les ethnologues «officiels», il n'y en a que 34% qui soient des femmes. L'unité de ces diverses contributions se trouve dans une certaine idée du sexe très marquée, à mon avis, par la féminité des auteurs. Le regard qu'elles portent — mais oui, ce sont toutes de femmes — sur les «autres» est chargé de leur propre questionnement sur la féminité. Cela n'enlève rien à l'intérêt de ce recueil. Au contraire.

Parmi les comptes rendus d'ouvrages ethnographiques qui terminent l'ensemble et qui touchent de près ou de loin le sujet général, je relèverais volontiers celui de M.E. Spiro, *Gender and Culture: Kibbutz Women Revisited*. Les kibboutz ont été et restent une sorte de laboratoire de l'humanité où l'on a délibérément cherché l'égalité entre l'homme et la femme, libérée des contraintes domestiques et éduquée sans discrimination. L'étude en question porte sur un kibboutz étudié il y a 25 ans où l'auteur retrouve les enfants d'alors devenus adultes et parents à leur tour. «or, ce qu'il découvre, c'est le resserrement des liens familiaux aux dépens des relations communautaires, la généralisation de la division sexuelle des tâches... Les jeunes femmes qu'il rencontre ont abandonné le travail de la terre pour des activités de service et d'enseignement, souhaitent des relations plus étroites avec leurs enfants et s'intéressent d'abord à leur vie privée et familiale». N'aurait-on pas confondu égalité avec identité ?

Pierre DELOOZ

L'ORDRE «NATUREL» COMME PATHOLOGIE SOCIALE

L'ordre de la «nature» exige-t-il que l'homme domine la femme et soit seul responsable de l'organisation politique, économique et religieuse du monde ? La femme est-elle, par cette même «nature», destinée uniquement aux tâches maternelles et privées ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles répond, dans son style vif, mordant et plein d'humour, notre amie Odette Thibault (auteur du très remarquable «L'homme inachevé») après les avoir examinées en biologiste, scientifique et humaniste convaincue dans son nouveau livre «Debout les femmes».

Sexe «de base», biologiquement parlant, et non sexe «accidentel» (ce qui d'ailleurs ne peut avoir aucune implication philosophique dans un sens ni dans l'autre), sexe fort en réalité, en ce qui concerne la résistance aux maladies physiques et psychiques et à la mort, le sexe féminin n'est nullement inférieur au sexe masculin. O. Thibault ne nie certes pas la différence sexuelle, réalité biologique, mais elle constate que c'est un *mythe social* «dans la mesure où on a voulu extrapoler et transposer les différences du plan biologique au plan psychologique et social — et surtout dans la mesure où l'on a voulu justifier à posteriori les inégalités sociales par ces différences biologiques»... Mais «rien dans la biologie ne permet de faire de ces différences des inégalités au niveau des statuts et des rôles sociaux». «La biologie nous apprend que les fonctions strictement et spécifiquement maternelles se limitent à la gestation et l'allaitement» (de courte durée dans nos civilisations 9 et 3 mois). «L'instinct maternel n'existe pas biologiquement», mais le comportement maternel naît sous l'influence de la stimulation que constitue la présence physique du bébé, et il peut être le fait aussi bien de l'homme que de la femme. En d'autres termes, «l'anatomie n'est pas le destin. C'est la culture qui a voulu faire de l'anatomie un destin». La femme éternelle n'existe pas. «Seuls sont éternels le désir et le projet des hommes sur les femmes». Or on sait que «l'idéalisation est une régression, une répétition de l'infantile» (Jean Ansaldi, *La Paternité de Dieu*, p. 72).

D'ailleurs, les différences psychologiques *entre les sexes* n'ont que de faibles bases génétiques : les chromosomes sexuels ne portent pas — ou très peu — d'informations génétiques déterminant nos différentes caractéristiques autres que le sexe anatomophysio-physiologique. Et au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle animale, on assiste à une émancipation progressive du comportement vis-à-vis des hormones, culminant dans l'espèce humaine. Au contraire, les différences *entre les individus* ont de fortes bases génétiques, le comportement des individus étant déterminés par des centaines de milliers de gènes répartis sur les chromosomes ordinaires non-sexuels. Et à partir de là naissance commence une nouvelle étape de la différenciation sexuelle où «les facteurs socio-éducatifs prennent le pas sur les facteurs biologiques et deviennent plus déterminants en ce qui concerne le comportement et la psychologie».

La conclusion d'Odette Thibault est nette. «La domination du sexe mâle... la plus ancienne, la plus universelle et la plus durable» est une «pathologie sociale» à laquelle il faut mettre fin. «La domination masculine n'a comme base biologique que la force physique et l'agressivité (mais les femmes, remarque-t-elle, ont assez d'agressivité pour survivre), jointes, sur le plan psychologique, à une soif de domination malade, qui est elle-même le fruit de plusieurs facteurs conjugués». On connaît assez la rigueur scientifique de l'auteur pour penser qu'elle n'a pas écrit cette conclusion à la légère, même si c'est avec la passion de celle qui a compris que, peut-être, seule la participation des femmes aux responsabilités de la société pouvait permettre un changement dans notre civilisation de tension, de concurrence, de violence et de guerre.

Ce n'est donc pas un cri de révolte *contre les hommes* que jette Odette Thibault, mais un appel vibrant aux femmes pour qu'elles comprennent qu'il est temps qu'*avec les hommes* elles se sentent responsables de la construction — et même peut-être de la survie — du monde.

Suzanne Tunc

Odette Thibault, «Debout les femmes», ed. Chronique sociale, 7, rue du Plat 69288 Lyon cedex 1, 1980, 45 FF

REVUES

Dans le n.25 (décembre 1980) de la «Newsletter WSCF Europe», publiée par le bureau européen de la Fédération Mondiale des Étudiants Chrétiens (WSCF), nous relevons un compte-rendu, par Corien Veenhuizen (NL), du colloque européen qui s'est tenu en septembre au Portugal sur le thème : «Femmes dans les idéologies européennes». 35 femmes européennes y ont participé. Des groupes de travail ont étudiés notamment les idéologies socialistes et fascistes, les contre-cultures : écologistes, antimilitaristes, squatters, etc., ainsi qu'un exposé de la théologie norvégienne Kari Borresen sur l'idéologie chrétienne présentée dans la Bible et les écrits de certains Pères de l'Église, d'un point de vue anthropologique. Ce même numéro contient un article de la théologienne américaine Rose-Marie Ruether, intitulé : «Pourquoi le socialisme a besoin du féminisme, et vice-et-versa», texte qui a servi de document de travail aux participants du colloque.

Bureau européen WSCF, 2bis Chemin Auguste Vilbert CH 1218 Grand Saconnex (Ge), Suisse.

Le BULLETIN DE L'UNION INTERNATIONALE DES SUPÉRIEURES MAJEURES, n° 54, 1980, s'intitule «Porteuses de la Bonne Nouvelle», et veut marquer ainsi l'importance de la mi-décade de l'ONU pour la femme. U.I.S.G. Piazza di Ponte S. Angelo, 28, 00186 Roma.

PRO MUNDI VITA Bulletin n.82 *L'Église institutionnelle dans l'avenir*, Constatations et interprétations (6, rue de la Limite, B 1030 Bruxelles). De cette importante étude, dûe à Gabriel Marc, administrateur de l'INSEE à Paris, sur le présent et l'avenir de l'Église, nous reproduisons dans ce numéro le chapitre «Le défi du féminisme».

FRANCE

L'HOMME, Revue Française d'Anthropologie, juillet-octobre 1979, numéro consacré aux «Catégories du sexe en anthropologie sociale». Voir l'article de P. Delooz «La féminité dans les cultures non-occidentales», que nous publions dans ce numéro.

LUMIERE ET VIE n.151 *Les femmes : L'Église en cause* (2, place Gailleton 69002 Lyon, 25 FF, étranger 27 FF). A paraître en mars 1981.

LA LETTRE (Temps Présent, 68, rue de Babylone, 75007 Paris. Mensuel, un an 60 FF, étranger 70 FF). Dans le n.266 (décembre 1980) un important article d'Elizabeth Shüssler Fiorenza : «Ne vous faites pas appeler père», l'histoire de l'Église primitive, vue dans une perspective féministe.

Dans ÉCHANGES-NOTRE COMBAT, n.150 (février 1981), un article de Suzanne Tunc sur «Le ministère des femmes dans l'Église» fait le point de la situation et analyse les principales forces, et leurs arguments, en présence. A signaler aussi un article «Famille chrétienne et sexualité» de René Simon. (Échange-Notre Combat, 49, rue du Faubourg Poissonnière 75009 Paris, le numéro 14 FF).

LE SUPPLÉMENT, éd. du Cerf, n.135, janvier 1981, *La Famille*, 24 FF. Un coup d'œil au sommaire vous apprendra que la majorité des auteurs est «Femmes et Hommes», de Belgique ou de France : Pierre de Loch, Pierre Delooz, Marie-Jeanne Bérère, Albert Desserprit, Matthieu et Marie-Thérèse van Lunen-Chenu, et Eugène Weber (On peut adresser au Cerf ou à notre bureau de Paris des commandes groupées à tarif réduit)

REPSA, *Les femmes*, Janvier-février 1981, n.281. Bons articles de Suzanne Mathieu, André Nison, Hervé Legrand, M.J. Bérère (sous le beau titre : «Elles aussi sont filles d'Abraham !»). et une réflexion très intéressante de Claude Maréchal sur «l'émancipation féminine un défi pour la vie religieuse». REPSA, religieuses dans les professions de Santé, 106, rue du bac, 75341 Paris cedex 07.

SUISSE

Sous le titre «Die frau als mündiger Christ» (La femme, chrétienne majeure) la revue suisse «Orientierung», (15-2-81), a publié un bon article de Hanna-Renate Laurien, ministre du Land de Rhénanie-Palatinat pour les questions du culte, faisant le point de la situation des femmes dans l'Église, et insistant notamment sur le fait qu'il s'agit dans leurs demandes non pas de pouvoir mais de service. (Orientierung, Scheideggstr. 45, 8002 Zürich).

LIVRES

PAYS-BAS

«*Openbaring en ervaring*» (en néerlandais) rapport du groupe «*Vrouw en Kerk*» (Femme et Église) du Conseil Catholique pour l'Église et la Société aux Pays-Bas. Voir par ailleurs dans ce numéro. (Ed. De Horstink, B.P. 400, 3800AK Amersfoort. Broché hfl. 9,80).

Maria de GROOT, *De vrouw bij de bron fragmenten van intuitieve theologie*. (en néerlandais, Ed. Holland, Haarlem 1980, 224 p., hfl 32,50). Recueil d'articles, traitant notamment de l'exégèse biblique dans une approche de la sensibilité et de l'expérience féminines. L'ouvrage débute avec une étude intéressante de la place des femmes dans l'Évangile de St Jean.

FRANCE

Marie-Abdon SANTANER *Homme et pouvoir. Église et ministères* (Les éditions ouvrières, Paris 1981).

Même en reconnaissant un effort pour parler en termes un peu neufs du ministère et du pouvoir dans l'Église, on ne peut manquer de constater que le point de vue exprimé dans cet ouvrage n'ouvre aucun horizon pour un véritable changement ; la mentalité sous-jacente à l'égard des femmes reste fondamentalement celle de la prétendue infériorité féminine de nature et partant, son inaptitude originelle à assumer la sacralité. L'auteur a cherché des justifications nouvelles, mais le mythe de l'incompatibilité entre la féminité et le sacré subsiste, et de même sa mise en œuvre dans les comportements. L'Église devrait pourtant s'apercevoir que les chrétiens de plus en plus nombreux refusent cette mentalité archaïque qui occulte le message évangélique.

Femmes dans la société et dans l'Église, collectif (Ed. du Cerf, 1980, coll. «Dossiers libres», 135 p.).

Petit livre de bonne vulgarisation qui a le mérite d'être à lui seul un lieu théologique nouveau puisque «des femmes s'adressent aux évêques» et que, à partir de là, «des évêques

réfléchissent et s'expriment». Ces femmes sont pour la plupart engagées dans des mouvements d'action catholique féminine. Quant aux évêques, leur participation reste bien raisonnable sinon timorée. Vœux pieux d'une part, puisqu'eux-mêmes ne les formulent qu'au conditionnel : «Les éléments mis en valeurs par les femmes ont une indéniable consonance avec l'Évangile. Ces requêtes, ces aspirations et ces propositions ne pourraient-elles pas trouver dans l'Église leur champ d'exercice et de déploiement ?». D'autre part, c'est à l'intérieur d'une réflexion biblique et théologique, fortement inspirée par la tradition orthodoxe et le recours à Olivier Clément qu'est examinée, sans être conclue, la possibilité de l'accès des femmes au ministère ordonné.

Trois évêques plus courageux que d'autres et un bon petit dossier qui n'est assurément qu'un premier pas, pas trop risqué...

Jean RIGAL, *Ministères dans l'Église aujourd'hui et demain*, (Paris, Desclée, 1980, 348 p., environ 80 FF).

«Le nouveau Testament nous invite à cette nécessaire adaptation aux besoins d'une Église tendue vers l'accomplissement de sa mission... Au lieu de nous lamenter sur les malheurs du temps... ne devrions nous pas considérer la situation actuelle comme un avertissement que l'Esprit nous adresse d'avoir à chercher d'autres formes d'exercice du ministère mieux adaptées aux mutations de l'Église et du monde ?». Excellent point de départ d'une étude pénétrante sur les ministères, mais qui n'amène malheureusement pas l'auteur à tirer toutes les conséquences de sa thèse. Il écrit 330 pages d'explications fondamentales, nourries, judicieuses sur les ministères, mais quand il arrive à la question du ministère des femmes, il traite — tout en affirmant son intérêt pour la recherche en ce domaine — le problème en fait comme négligeable, car sept pages servent alors à expliquer que celui-ci doit être «étudié» et, sept autres pour renvoyer simplement les intéressés à la lecture du document «normatif» de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi de 1977. La question est qualifiée de «brûlante», sa discussion «déchaîne les passions

et devient vite émotionnelle » ; de telles expressions peu compatibles avec la rigueur d'un exposé théologique, minimisent et dévaluent la réflexion sur le problème féminin. Il faudrait, dit Jean Rigal, que la question soit « clarifiée théologiquement ». Mais par qui, où et comment cette clarification théologique peut-elle se faire, si les théologiens qui analysent la nature des ministères d'une manière aussi bien documentée et argumentée que celle de cet ouvrage, se contentent au sujet de ce problème, de quelques citations puisées çà-et-là, en diverses opinions sans critique sérieuse ? Pourquoi une étude si importante ne s'interroge-t-elle jamais sur la nécessité ou non de la masculinité du ministre dans la nature même du ministère ? Une occasion manquée de « clarifier » le problème. C'est dommage.

M.J.B.

CANADA

La femme en tant que personne, actes de la 3e assemblée annuelle de l'Institut Canadien de Recherches pour l'Avènement de la Femme (ICRAF), avec une section théologique *La théologie et le statut de la personne*, artt. de A.M. Squire, I.A. Poelzer et M. Dumais sur différents aspects de la théologie féminine ; nous reprenons une partie de la contribution de M. Dumais, voir par ailleurs dans ce numéro. (Ed. Ontario Institute for Studies in Education, 252 Bloor Street West, Toronto, Ontario, Canada).

GRANDE-BRETAGNE

Marina WARNER, *Alone of all her sex. The Myth and the Cult of the Virgin Mary*. (London, Quartet Books, 1978).

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

HYPOCRISIE

J'ai lu avec un intérêt soutenu l'article d'Alice Gombault « Les familles et les prêtres devant Rome » dans le dernier numéro de F & H, pp. 22-24.

Je voudrais ajouter un petit commentaire en marge de la conclusion sur les effets prévisibles du discours romain et plus particulièrement sur celui du retour à l'hypocrisie. « Qu'important — dit Alice Gombault — les pratiques contraceptives des couples ou le concubinage des prêtres s'ils vont se confesser ensuite ! »

Il n'y a pratiquement plus personne qui « ira se confesser ensuite ». Et au lieu d'hypocrisie, je dirais que nombre de laïcs et de prêtres souscriraient à ce qui suit : « Qu'important les pratiques contraceptives des couples ou le fait que beaucoup de prêtres doivent cacher leur amour, si ce n'est l'immense souffrance de savoir que l'Eglise institutionnelle est loin, bien loin de la vie et que, en ce qui concerne les prêtres qui sont obligés de cacher leur vie affective et sexuelle, vivre la vérité au grand jour équivaldrait à leur expulsion du ministère reconnu par l'Eglise ».

Je pense pouvoir dire que « *Humanae Vitae* » fait souffrir ou culpabilise peu de couples (quoique l'influence de « *Humanae Vitae* » soit désastreuse quand il s'agit de ses répercussions au niveau des hôpitaux et des centres de planning familial, en particulier dans le tiers-monde, quand ces centres sont

en lien étroit et financier avec l'évêque du lieu, qui lui-même est aidé matériellement par « Misereor » en Allemagne, qui lui-même est conditionné par la monnaie recueillie dans l'Eglise allemande, qui elle-même est magistralement enseignée par des évêques papolâtres).

Le cas des prêtres qui doivent se cacher pour vivre leur vie affective et sexuelle est peut-être plus poignant au niveau émotionnel, car il est moins connu et pour cause : rares sont ceux qui durent. En d'autres termes, la plupart d'entre-eux ne peuvent pas vivre leur amour en se cachant continuellement... Et puis ce n'est possible que si le couple se prive d'enfants.

Parmi ces couples clandestins qui durent, peu sont connus ou tiennent à se faire connaître ! Le fait d'être prêtre reconnu tient à la discrétion la plus stricte.

Bref, pour conclure, je dirais : Alice, le problème n'est plus de se confesser ou pas, mais de savoir COMBIEN DE TEMPS LES CHRETIENS LIBERES PEUVENT DURER DANS UNE EGLISE QUI EST DEVENUE « IRRELEVANT », QUI N'EST PLUS CREDIBLE, QUI DEFIGURE JESUS-CHRIST, et nous sommes ainsi ramenés au n. 1 des effets prévisibles : ceux qui ne sont pas culpabilisés risquent de quitter l'Eglise...ou d'en être chassés !

A. Lepièce (Pouleur, Belgique)

Nominations ecclésiastiques ignorant les femmes

Parmi de nombreuses réactions suscitées par l'action de « Femmes et Hommes dans l'Eglise » ainsi que notre Bulletin, citons d'abord celles qui ont trait à notre protestation contre la discrimination que constitue la nomination de 15 membres, dont aucune femme, à la Commission Internationale de Théologie (voir notre dernier numéro p. 28).

Le Père Yves Congar, O.P., membre de la Commission nous écrit : « J'ai demandé plusieurs fois et depuis longtemps qu'il y ait des femmes dans la Commission Théologique. J'avais naguère donné le nom d'Annie Jaubert. Hélas ! Il faut un nom connu internationalement au plan des sciences sacrées. Il y en a. Je reviendrai à la charge.

Merci. Courage. Espérance ! »

De son côté, Mgr Joseph MacNeil, président de la Conférence des Evêques Catholiques du Canada apporte le soutien de l'épiscopat canadien à notre protestation : « Avec vous, nous déplorons l'absence de femmes dans cette commission et je puis vous assurer que l'épiscopat canadien est bien sensible à vos revendications. Je pense que les interventions de la délégation canadienne au dernier synode en sont une bonne preuve. Soyez donc assurés que la Conférence des Evêques Catholiques du Canada fera tout son possible pour attirer l'attention des instances concernées en ce qui a trait à la présence des femmes au sein de la Commission Internationale de Théologie ».

Encouragements

Marie Gratton-Boucher, théologienne, Sherbrooke, Canada : « Lectures stimulantes... mais qui laisse deviner que tout est encore à faire pour les femmes dans cette église-là... ».

Le père M.D. Chenu, O.P. : « Avant d'avoir pu lire les articles de fond, je sais que le bulletin est excellent car une première lecture a accroché vivement mon attention. Les « Informations » tant sur les faits que sur les études et publications sont précieuses. Dans la mesure où la praxis est un lieu théologique décisif, nous avons là une copieuse matière ».

G.L., moine cistercien (France) : « J'apprécie énormément le combat que vous menez. Certes « l'appareil » ne montre guère de velléité de bouger. Mais d'une part, si l'on se résignait au silence devant l'intolérable ce

serait démission, quand l'Evangile nous invite à être debout et à poursuivre le bien, quoi qu'il arrive. D'autre part, c'est en répétant « opportune, importune » certaines vérités, que peu à peu des brèches s'ouvriront, même si, du moins à Rome, on affecte d'être immuable ».

Une religieuse âgée, de Belgique : « Est-ce que je puis vous féliciter pour « Femmes et Hommes dans l'Eglise » ? Vous avez fait un chemin fantastique. Je partage tous vos espoirs, votre lutte aussi. Que le Christ naisse une fois de plus, par vous... Sans m'illusionner sur les difficultés... Quel roc d'opposition ».

Critiques

De Marie-Elisabeth La Noé (Paris) : « J'adhère à votre association malgré tout ! Je vous trouve beaucoup trop timides. L'Eglise n'est qu'une institution. Il faut la traiter comme telle. Jean-Paul II n'est qu'un P.D.G. dont le système financier fonctionne comme n'importe quelle multinationale. Ses positions politiques sont inspirées par la stratégie du profit. Qui aura le courage de le dire ? »

De Nicole O. (Montmorency) : « La voie qu'ouvre votre mouvement m'intéresse beaucoup, mais la lecture des deux bulletins mis à ma disposition m'a véritablement glacée. Le langage employé m'est véritablement impénétrable et m'exclut déjà de toute adhésion. C'est dur. Quelques éclaircissements dans les mots... m'ont tout de même poussés à un effort de compréhension, mais je crains que ce travail n'épuise mon intérêt. Je pense que le bulletin n'est pas en accord avec le projet du mouvement que je perçois. Il n'est pas un appel au partage, à la participation, au respect « d'égalité dans la richesse des différences qui constitue le fondement même de toute vie communautaire ». Peu de personnes pourront s'y appuyer. Voulez-vous rester entre « initiés » ?... »

Que non, bien sûr ! Sans quoi nous manquerions notre but ! La difficulté tient à la nécessité de concilier deux besoins : celui que vous avez très adéquatement formulé, et qui nous tient à cœur, et d'autre part celui de nombreux chercheurs et d'étudiants s'intéressant avec leur sensibilité et leurs méthodes à une problématique, qui comporte différents aspects, et qui peut, et doit, être abordée de différents côtés. Dont celui que vous évoquez avec justesse. Nous espérons que ce numéro présente un dosage plus satisfaisant.

La Rédaction

COLLOQUE INTERNATIONAL

MARIE ET LA FÉMINITÉ

Influence de Marie sur le partage des rôles masculins et féminins

Le groupe Femmes et Hommes dans l'Église vous invite à travailler cette question dont l'importance n'échappe à personne. Son actualité est soulignée par les cérémonies qui, au mois de juillet prochain, vont réunir à Lourdes des foules considérables et mobiliser les moyens d'information.

Nous organisons donc un *colloque international*, francophone, d'études et de recherche pour lequel nous sommes déjà assurés du concours de plusieurs experts internationaux en théologie, sociologie, histoire et psychanalyse. Madame Kari Elisabeth Borresen, professeur à l'Université d'Oslo et à la Grégorienne, membre du Conseil de l'Association d'Études patristiques, donnera la conférence inaugurale. En outre une exposition iconographique est prévue, et sera commentée.

Ce colloque aura lieu à ORLÉANS, du 6 au 9 juillet 1981.

Pour des raisons techniques, le nombre de participants ne pourra excéder 80 personnes ; aussi est-il important que vous envoyiez dès à présent votre inscription provisoire, accompagnée de 50 Francs d'arrhes. Nous confirmerons votre inscription en vous faisant parvenir programme et renseignements pratiques au plus tard fin avril. Nous avons limité les frais de participation à 500 francs (inscription, hébergement et repas compris). Si des raisons financières devaient empêcher votre venue, n'hésitez pas à nous le faire savoir. Vous pourrez en outre bénéficier de billets Congrès SNCF.

Envoyez votre réponse d'urgence. Merci

..... 
à renvoyer à : Femmes et hommes dans l'Église, 14, rue St-Benoît 75006 Paris France

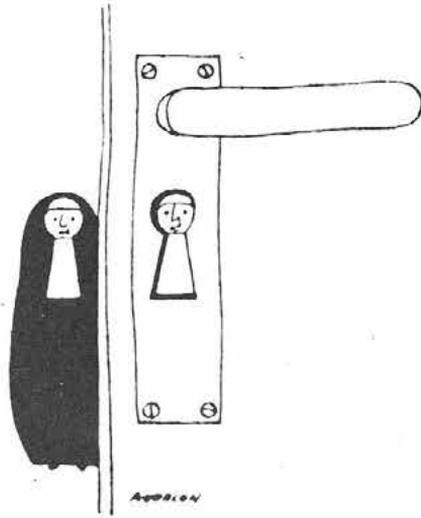
NOM..... Prénom

Adresse

.....
participera au Colloque F & H «Marie et la féminité».

Ci-joint : 50 francs par

C.C.P. (F & H CCP 1612-25A Paris)
Chèque bancaire
Mandat international



Appell

(Publik-Forum)

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Eglise ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Eglise hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...»

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Eglise.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistances d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexion et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Eglise dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Évangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...)

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Eglise et a présenté des travaux lors des Synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et les femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Eglise du Christ.

